



CAHIER 157 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métañoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métañoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs sont en cours de numérisation afin d'être également mis en ligne sur le site de l'Association. Ils ne sont malheureusement plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers mis sur le site (fichiers PDF jusqu'au 146 et .doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à [<asso.meta@yahoo.com>](mailto:asso.meta@yahoo.com).

La rédaction

ÉDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Logion 59

HOMMAGE À ANDRÉ

L'art des sons

VOYAGES

Au hasard de Shangai (suite)

RECHERCHES

En quête de la source, Jésus et l'Inde, sur les traces de Jésus

Le couple Judas/Thomas dans l'Évangile selon Thomas

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

Je m'aliène pour la joie de me retrouver

COURRIER DES LECTEURS

BIBLIOGRAPHIE

*Les entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou
Baba La'l Das*

Anasuya, Commentaires sur l'Évangile selon Thomas

Charles Rittmeyer, Pleine lumière sur l'Évangile de Thomas

Nisargadatta, l'Ultime guérison

POÉSIES

ÉDITORIAL

LA VISION

*Regardez vers celui qui est vivant
tant que vous vivez... (log 59)*

*Je vous donnerai
ce que l'œil n'a pas vu... (log 17)*

La vision est liée à la manifestation. L'Absolu se révèle à lui-même dans sa création. Mais comme il n'y a rien en dehors de l'Absolu, le monde phénoménal n'a aucune réalité autre que la réalité de l'Absolu. Seule l'ignorance lui attribue une existence séparée. Tel est, à travers les âges et sous des cieux divers, l'enseignement constant des maîtres de la non-dualité. Cependant cela n'empêche pas les clefs de la gnose ou les approches d'être diverses.

Lorsque Jésus nous invite à interroger l'enfant de sept jours sur le lieu de la Vie, il met l'accent sur l'Inconnaissance qui est l'état ultime de l'Absolu. Comme le tout petit, l'Absolu est inconscient de ses dons, mais comme lui il est «en quête» d'objets où il trouve à s'investir.

LE MIROIR

N'ayons pas peur du langage anthropomorphique pour tenter de clarifier la vision. C'est parce qu'il a le sens du réel que le gnostique prend conscience, grâce au corps, (log 29) de son ultime réalité. Ce corps, délié du mental, n'est pas une entité séparée, mais il est l'occasion de la prise de conscience du JE absolu, lequel peut être désigné de noms divers, mais le langage ne peut le cerner, il peut tout au

plus suggérer, laisser pressentir : « *C'est un mouvement et un repos* » (log 50-18). Le repos est justement l'état ultime que j'appelle Inconnaissance. Pour devenir Connaissance, ou Reconnaissance, il faut que, au cours du déploiement qui lui est naturel, le JE absolu rencontre le miroir qui lui renvoie son image, non pas un miroir au hasard parmi les myriades de miroirs que comporte la manifestation, mais celui précisément qui est le plus gratifiant, celui qui permet l'éclosion de la Conscience et donc la Reconnaissance. Et ce miroir privilégié est celui du corps humain libéré du mental -Je sais que la caractéristique du mental est justement de s'approprier indûment la Conscience et de la faire servir à son affirmation personnelle - C'est ce corps qui est le miroir du JE absolu, autrement dit, il est l'occasion pour l'esprit de prendre conscience de lui-même, d'où son éminente dignité qui, reconnue, me permet d'éviter le piège de l'angélisme et celui de « *l'incarnationisme* ».

Un autre danger à éviter est celui du narcissisme. Le corps n'a de réalité que celle de l'Absolu. Si donc je lui attribue une existence à part, et que, de plus, je m'attarde à le contempler, je le fige en matérialisant ce qui est lumière par essence :

*« Jésus a dit :
Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là. »* (log 77)

INCONNAISSANCE -CONNAISSANCE

La Connaissance issue de l'Inconnaissance s'y ressource. L'une le sait, l'autre l'ignore. Le mental voit des opérations successives là où le mouvement et le repos sont liés. L'un et l'autre sont permanents et éternels. Le JE absolu est constamment Inconnaissance dans le repos et constamment Connaissance dans le mouvement. Pour tenter d'être moins abstrait, je dirai, par rapport à la vision, qu'il y a toujours assez de miroirs sur la planète, autrement dit, de regards transparents pour que la Reconnaissance soit permanente vingt quatre heures sur vingt quatre. Si tel n'était pas le cas, la pénurie, voire l'absence de possibilité de contemplation se traduirait par des destructions à l'échelle du cosmos et même par la désintégration de la planète.

Le gnani, qui n'a pas encore quitté son corps, vit l'Inconnaissance continue et la Reconnaissance discontinue. En d'autres termes, il est établi dans l'Inconnaissance, alors que, dans ce corps et grâce à lui, il se reconnaît par intermittence seulement, n'éprouvant pas constamment la Présence, ainsi pendant le sommeil et souvent au cours de la journée. Cependant d'autres miroirs assurent en permanence le relais afin que la contemplation soit perpétuelle. C'est la « *contemplatio perennis* » dont la « *laus perennis* », qui se pratiquait autrefois dans certains monastères, peut nous donner une image. Cette intermittence liée à ma condition terrestre, le mental l'interprète comme un manque, une lacune, et il propose ses services pour « *améliorer* » la situation, comme s'il pouvait faire autre chose que de se désister et accepter ce qui est. Il est donc bon qu'il sache à quoi s'en tenir.

Le JE absolu voit ainsi sa nature originelle dans et par ce regard intérieur, il la voit aussi dans et par d'autres regards. Il les repère et s'y reconnaît en permanence, n'éprouvant pas la solitude qui est le propre du gnostique dont la vision est liée à ce corps, solitude correspondant à la rareté des regards et donc aux chances très limitées de rencontre à ce niveau de regards « *jumeaux* ». Il est vrai que les moyens modernes de communication augmentent ses chances. Une certaine tradition soufie, dont parle Henri Corbin dans son ouvrage *En Islam iranien*, (T. III, p. 34, coll. Bibl. des Idées, Gallimard) révèle qu'il y a toujours en permanence trois cent soixante êtres humains qui sont les points de mire du Regard divin et en même temps représentent les yeux par lesquels l'Absolu se contemple.

Bien que le mental n'ait pas à se faire comptable, je remarque que Jésus de son côté donne des chiffres relatifs à l'élection : « *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille et, debout, ils seront Un* » (log 23). Le résultat final donne : $2 : (1\ 000 \times 10\ 000) = 1 : 5\ 000\ 000$, soit un sur cinq millions. Étant donné la population du globe à l'époque où ces estimations ont été données, il semble que les approximations correspondent. Aujourd'hui, certains grands Maîtres de l'Advaita Védanta ou du Tch'an indiquent un pourcentage encore moindre, « *seulement un sur dix millions arriverait à l'éveil* », ce qui tendrait à établir que le nombre des éveillés est constant même si la population du globe augmente. Le mental est évidemment en déroute devant ces estimations. Il doit savoir qu'il n'est pas habilité à choisir ni à porter un jugement sur ce choix. Simplement, s'il veut que le choix soit opérant en ce qui le concerne, il doit consentir à s'effacer, à mourir. Or qui accepte ici-maintenant de mourir ?

Quel que soit leur nombre, les éveillés sont tous le même, chacun étant l'Un. Mais tout se passe dans le jeu divin comme si la variété des regards était gratifiante pour l'Absolu, leur nombre permettant une contemplation ininterrompue. Il reste que, même si les éveillés sont en permanence plusieurs centaines, ils ont, suivant

le calcul des probabilités, peu de chance de se rencontrer et de fraterniser entre eux, bien que, à leur niveau, la communion à distance puisse être aisée et la télépathie est là pour le confirmer. Cependant, rien ne remplace les contacts entre gnostiques ; ils se comprennent sans nécessairement parler la même langue, tandis que leurs propos, lorsqu'ils parviennent à l'oreille du profane, passent pour impies et sacrilèges.

« *...ET SON IMAGE SERA CACHÉE PAR SA LUMIÈRE* »

Néanmoins, si le regard ne manque pas d'attirer le regard lorsqu'il reflète l'Absolu, et s'il constitue pour le gnostique un moyen privilégié de se reconnaître à son tour dans la réalité ultime, il peut aussi s'enliser dans «*l'idolâtrie*». En effet au lieu de percevoir chez l'autre l'image du JE absolu, il risque de se polariser sur la forme humaine en la matérialisant et de se détourner ainsi de la contemplation de l'Unique. Combien de dévots et de mystiques demeurent des sujets admiratifs d'une image extérieure qu'ils ont placées sur un piédestal pour mieux l'adorer !

Le JE absolu, qui est lumière incolore, crée son image le temps de se reconnaître et de se «*savourer*». Le regard de l'homme désentravé du mental est son miroir de prédilection, celui qui lui renvoie l'image la plus transparente et la plus sublime. Mais l'image retourne aussitôt à la source lumineuse et le fait de vouloir la retenir constitue une usurpation.

La relation juste entre gnostiques est donc l'attention chez l'autre à la Présence, attention qui suscite ou favorise le maintien de la Présence à lui-même. Il y a stimulation réciproque dans la contemplation et chacun peut dire, suivant la parole de Maître Eckhart, l'œil par lequel je le vois est l'œil par lequel il me voit ; mon œil et son œil sont un seul et même œil, une seule et même vision, une seule et même connaissance, un seul et même amour.

Vision, connaissance, amour sont autant de clefs de la gnose. La vision est saisie directe de l'Absolu, la connaissance est reconnaissance du JE absolu, l'Amour est rayonnement puis retour à la source grâce au miroir.

Émile

*

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 59

*«Jésus a dit :
Regardez vers Celui qui est vivant
tant que vous vivez,
de peur que vous ne mouriez
et ne cherchiez à le voir ;
et vous ne pourrez pas voir . »*

Nos habitudes mentales sont si ancrées en nous que nous ramenons toujours tout à elles. Croyant exister dans la durée nous voudrions qu'il en soit de même du Maître. Obsédés par la personne physique de Jésus, les disciples sont incapables de voir en lui la source et plus encore de boire à sa bouche les paroles de la Vie. Vous cherchez partout le Vivant alors qu'il est là devant vous :

*« Bien des fois, vous avez désiré entendre ces paroles
que je vous dis... »*
(log. 38)

*« Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous-mêmes
et vous avez parlé des morts. »*
(log. 52)

Emporté par le vent du désir, pris dans le tourbillon des dix mille choses, j'oublie ma nature originelle. Bien que je sois à l'origine de tout cela, je me laisse prendre à mon propre jeu. Imaginant l'univers dans ses moindres détails, moi-même je crée la grande illusion de l'existence, la grande ronde des vies et des morts, le grand vortex du rêve. Ayant mis en branle le Tout, je crée par là-même Maya. Les images que je projette me voilent à moi-même mon être et j'en viens à oublier même ce que Je suis :

*« Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée. »*
(log. 83)

L'occultation n'est rien d'autre que le voile par lequel je dissimule ma propre lumière. Aveuglé, je ne vois même plus ce qui tombe sous mon regard :

*« Vous sondez le visage du ciel et de la terre,
et Celui qui est devant vous,
vous ne le connaissez pas. »*
(log. 91)

Le psychique est « *aveugle dans son cœur* ». Tel un cadavre ambulante, il est déjà mort. Il cherche ailleurs ce qui est en lui-même. Il a besoin d'un dieu lointain qui lui sert de repère, de support, de béquille. Il a besoin d'un dieu supérieur et hautain qu'il ne peut connaître ni approcher sous peine de mort : « *Que Dieu ne parle pas avec nous, de peur que nous mourions !* » (Exode XX, 19). Plus crédule qu'un enfant, il croit en un épouvantail : « *Fais-moi peur !* » Dieu est-il donc un père fouettard ? Tel est bien pourtant le commandement du dieu des Juifs : « *Que les prêtres et le peuple ne se ruent pas pour monter vers Yahvé, de peur qu'il ne les abatte* » (XIX, 24).

Croire qu'il existe un dieu extérieur trônant dans quelque ciel, ordonnant des actes de cruauté pure, c'est tomber dans l'hérésie de la séparation. C'est faire le un deux, c'est voir la dualité au lieu de l'Unité. C'est créer une image, inventer une idole. Et celui qui adore une idole, qui est-il sinon un idolâtre ? En ce sens, les religions monothéistes ont créé la véritable idolâtrie. Les intégristes juifs, chrétiens ou musulmans sont les plus ardents polythéistes et les pires des idolâtres. Comme leur idole, ils restent prisonniers de la manifestation, ils se font les chantres de la division :

*« Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ? »*

(log. 11)

Que serais-je sans toi ? Que serais-je sans moi ? Que serais-je si toi plus moi donnent deux ? Je ne puis être que si toi et moi sommes Un. Me connaître en Toi, me reconnaître en Cela c'est me révéler en tant qu'ultime Réalité. C'est réaliser mon Soi en mourant à mon petit moi. Le psychique a peur de la lumière car il craint de perdre son moi : il a raison car sa survie est en jeu. Le gnostique au contraire n'aspire qu'à se fondre en elle car c'est en elle qu'il se retrouve lui-même : *« Si le grain ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la trouvera pour la vie éternelle »*, nous dit Jésus le Vivant (Jn, XII, 24-25).

Je comprends dès lors que ce grand personnage qui se prend pour moi n'est qu'un simple usurpateur. Solitaire je suis seul pour m'affronter moi-même. A peine ai-je soulevé le masque que l'usurpateur se dégonfle et disparaît : *« Alors il tua le grand personnage »* (log. 98). Si je lâche prise en effectuant ma «Métanoïa», si j'accepte de mourir à moi-même, je revis enfin en l'Un. Lorsque l'ego se dissipe peut alors briller de tout son éclat la splendeur du Soi. Le masque tombe pour laisser place à la Face lumineuse du Vivant. Je suis Cela qui est le Tout et qui est Moi à la fois. Seul le gnostique, celui qui a fait le deux un peut se connaître lui-même :

*« Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant. »*

(log. 3)

Mourir à soi-même c'est vivre en l'Un. De même que seul le gnostique peut connaître le gnostique, seul le Vivant peut voir le Vivant. Ou plutôt non : le Vivant

ne peut voir le Vivant puisque c'est lui-même qui se contemple en lui-même. Autre que Moi n'est pas. Je ne peux donc voir que Moi-même en Moi-même et nul autre que Moi :

*« J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur,
et Lui ai demandé : 'Qui es-tu ?'
Il me répondit : 'Toi' ! »*

(Al Hallaj, Muqatta'at X).

Derrière le créé, il y a l'incrée. Derrière le manifesté, le non-manifesté. Derrière le né, le non-né. Ou plutôt il n'y a pas de distinction, pas de différenciation, aucune séparation entre l'un ou l'autre : « *La forme est le vide, le vide est la forme* » (*Prajna Paramita*). Le Royaume est déjà là sous nos yeux, ici et maintenant : « *...le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous* » (log. 3) ; « *le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* » (log. 113). Je suis de toute éternité. Passe le temps et passent les images, je demeure sans âge et sans image. Derrière tous les masques, je suis le Vivant. Je suis le visage sans masque. N'ayant plus aucun acquis, je suis inné. J'ai démasqué la mort. Celui qui est devant mon visage est mon modèle, mon archétype, mon icône de lumière :

*« Mais lorsque vous verrez vos modèles
qui au commencement étaient en vous,
qui ne meurent ni ne se manifestent,
ô combien supporterez-vous ! »*

(log. 84)

Celui qui est devant moi est mon Visage d'avant ma naissance. Comment avais-je pu l'oublier ? En révélant mon Visage, je deviens corps-lumière. Ayant fait toute la lumière, l'image se dissout en celle-ci. Il n'y a rien de caché qui ne puisse être révélé, rien de caché qui ne puisse se manifester. Et Moi-même de Moi-même illumine toutes choses :

*« Connais Celui qui est devant ton visage,
et ce qui t'est caché te sera dévoilé :
car il n'y a rien de caché qui ne se manifestera. »*

(log. 5)

*« Il y a de la lumière
au dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier. »*

(log. 24)

Yves

*

L'existence paraît sans fin aux jeunes gens et très courte en ses derniers jours. A notre époque, la facilité, le temps libre, le marché prospère des distractions viennent s'ajouter aux occupations humaines traditionnelles, passions, ambitions, plaisirs, enrichissement, pour tous ceux qui ne courent pas simplement après la survie. Il faut du recul et du discernement pour s'apercevoir de ce que peuvent apporter réellement toutes ces activités, nécessaires le temps de la construction de la personne, étape incontournable mais qui devrait amener le sujet à se poser les grandes questions fondamentales avant qu'il ne soit trop tard. Pour se tourner vers le Vivant, il y a une indispensable rupture de la dynamique de l'existence : le mode mental de la personne est celui de l'action, de la possession, de la crainte, de l'addiction, de la mémoire, du manque, etc... ; celui du Vivant est l'être, le dépouillement, l'instant présent, la vision sans images, le ravissement, la complétude. Impossible de mélanger les deux ; on ne monte pas deux chevaux, ni ne bande deux arcs et on ne sert pas deux maîtres (Log. 47). Jésus rappelle l'urgence et la nécessité de lâcher nos occupations mentales qui sont toutes liées à notre fausse identité individuelle, de le faire aussi souvent que possible dès que les obligations de la vie quotidienne le permettent, comme aussi en s'imposant une trêve régulière, une journée dédiée (Log. 27) pour ne pas perdre le fil d'or. Rien n'importe plus que de chercher le Royaume.

Ce logion donne deux autres indications qui ne seront pas développées dans l'Évangile : la continuité de l'activité mentale après le décès du corps, et les limites de cet état intermédiaire. Au décès du corps, il y a certainement et logiquement un détachement imposé par la force des choses à ceux qui ne l'ont pas acquis de leur vivant, les possessions sont abandonnées, tout comme les ambitions, la peur de perdre, finalement tout ce qui occupait l'existence terrestre perd brutalement son intérêt mais le mental perdure alimenté par une autre source d'énergie que le corps, délié du corps physique mais pas de l'image de soi, sauf à s'en être débarrassé de son vivant. Il est donc sans doute naturel et bien plus fréquent de chercher alors à voir le Père puisque beaucoup d'obstacles au désir de cette vision ne sont plus... Hélas « *et vous ne pourrez pas voir* » ; sans le corps physique, pas de développement, la situation du jiva (de l'âme) est figée au point où il en est à l'issue de son parcours terrestre.

Sans doute est-ce le temps des regrets qui donneront naissance au désir de revenir pour avancer vers la vérité ultime, l'Un sans second. Les vies successives font partie de la conscience collective des Orientaux et tendent le piège à ceux qui manquent de discernement et d'exigence de favoriser le report des temps meilleurs aux vies futures, et aux Occidentaux qui le découvrent celui de l'espoir dans l'avenir auquel ils sont culturellement formés : ouf, la mort n'est pas la fin ! Non mais c'est assurément le recommencement des souffrances de l'ignorance. Tant que la Vie est confondue avec l'existence, la mort avec sa fin, le Sujet avec l'objet, l'Observateur avec l'observé il y a confusion et Je me prends pour moi

par ignorance. Cette méprise ne peut être dissoute que dans l'existence ici bas grâce au corps libéré du mental, le corps occasion de l'Esprit, « *tant que vous vivez* ». Le corps physique est l'instrument de la reconnaissance de l'Absolu par Lui-même, une fois libéré de l'occupant psychique (Émile GILLABERT). Tout ce qui peut amener à l'abandon du mode mental avec noms et formes, objectivité, perceptions, mémorisation, projection qui est superposé au Réel et le cache a lieu ici dans cette existence et est disponible « *tant que vous vivez* », mais pas plus. **Plus tard c'est jamais.** Les Chrétiens croient que le paradis les attend après la fin de l'existence, les Orientaux que la prochaine vie sera meilleure, tous fuient le Royaume qui est présent. Il faut une crise intérieure pour cesser d'espérer, faire l'expérience que le Vivant est toujours là présent, occulté par le passé et l'avenir imaginés, réaliser que la vraie mort est aussi déjà là dans la fuite en avant ou le repli en arrière. Karl RENZ dit : « *Dès que tu penses être né, tu es mort.* » Regarder vers Celui qui est Vivant c'est remettre en question les idées fausses issues d'un même cep de vigne à arracher et brûler avec toutes ses racines : Être né ou pas, telle est la question.

Mais il est une autre interprétation plus satisfaisante encore qui balaye et rend caduque la précédente, qui est de considérer l'invitation à ne pas lâcher le fil d'or du Vivant adressée à ceux qui le tiennent maintenant, peut être encore fragilement, étant sur la voie, en chemin ; que le perdre pour ceux-là c'est comme mourir, c'est mourir vraiment dans la détresse de la non-Vie de l'état cadavre des Log. 56 et 60. Ainsi alors Jésus ne fait jamais état des vies successives et du bardo, tout comme Marathi, Nisargadatta, Poonja, Gillabert, Renz, pas concernés : Eux ont résolument regardé vers le Vivant et ne sont pas morts. Ils sont les phares de la Gnose. Il est important de constater qu'ils ne parlent d'aucun avenir, qu'il soit terrestre ou intermédiaire, sujet purement psychique générateur d'espairs et de fuite dans le domaine du rêve, offense au Royaume QUI EST LA, dans ma main ouverte.

Christian, 06/09/2015

*

Si j'écoute Jésus, je ne vais pas me prosterner devant le Vivant en criant : « *Seigneur, Seigneur...* », mais faire moi-même, avec calme et persévérance, le travail qui m'est imparti, dans le temps qui m'est imparti. De quelle nature est donc ce travail, puisqu'il n'y a rien que le mental puisse faire pour trouver l'interprétation des paroles qui donnent la Vie ?

Dans mon corps, je suis femme et j'ai beaucoup à faire avec la naissance des corps, le maintien de l'existence et la mort. Toutes mes énergies ou presque sont consacrées à cette tâche interminable, difficile et très simple pour laquelle je semble avoir été programmée. Il n'y a là rien d'extraordinaire vraiment, rien

d'abstrait.

La situation comporte un risque énorme. Si je m'identifie à ma tâche - m'occuper des corps tous voués à la même fin - je suis moi-même déjà morte, n'ayant plus comme ultime espoir que l'illumination aléatoire du dernier instant ou la croyance de me réveiller dans « *un monde meilleur* ».

La situation comporte aussi une chance énorme, c'est d'être justement l'occasion de la compréhension. Je dirai même que si la compréhension - l'interprétation des paroles qui donnent la Vie – ne vient pas à travers ce corps et cette existence, tout est à jeter.

Donc, le seul travail que je puisse faire, c'est d'accueillir sans cesse les mouvements de l'existence sous n'importe quelle forme. Ainsi seulement, je suis parmi les Vivants qui ne meurent pas, car dans le mouvement, ils connaissent le repos.

Marie-France

*

Ma manifestation engendrant les divisions, la destinée fatale des êtres humains est de poursuivre cette division en se divisant contre eux-mêmes, en se divisant entre eux par le rejet, le mépris ou la haine, ou en cultivant l'illusion de leur petit moi, illusion qui transforme Ma manifestation en une multitude de pseudo-êtres qui croient pouvoir dire « je ».

Tous ces résidus de Ma manifestation sont morts en Esprit dès lors qu'ils disent « je » ou qu'ils pratiquent le rejet, le mépris ou la haine.

Cependant Je laisse aux êtres humains une chance que seuls un sur mille et deux sur dix-mille saisissent. Cette chance est à saisir par l'accueil du Vivant.

En effet, quelques êtres dits éveillés sont ressuscités de leur vivant. Ceux-là sont comme des phares dans la brume et il est possible à tout être humain de capter leur Lumière, de s'en imprégner, de s'en nourrir de façon à devenir, à son tour, un être Vivant.

Émile Gillibert était l'un d'eux.

Mais il faut, pour que cela se produise, que l'être humain renonce définitivement à se croire quoi que ce soit, il faut qu'il se fonde a priori dans Mon inconnaissance primordiale pour que, retrouvant ainsi l'innocence qui était la

sienne avant qu'il n'ait sept jours, il soit totalement perméable à la Lumière qu'irradie le Vivant qu'il rencontrera.

Si un être humain laisse échapper l'occasion de « *regarder le Vivant* », s'il passe au large de ce phare, aveuglé par la brume de l'illusion de son ego, il risque fort de mourir à jamais en Esprit car de telles occasions se reproduisent rarement.

Seul l'homme qui a gardé, ou a retrouvé, le regard clair de l'enfant qui vient de naître, est à même de percevoir le Vivant dès qu'il surgit, de l'accueillir et de lui sourire comme sourit l'enfant nouveau-né à sa mère.

Michel

*

Je ne peux voir le vivant que si je suis vivant, je ne peux dissocier de moi le vivant sous peine de m'exclure et d'être condamné à mourir, car toute existence séparée est illusoire. Mais dans le JE absolu il n'y a pas union d'un vivant particulier avec le vivant suprême ; il y a extinction de l'ignorance dans la vision du vivant qui est le seul Réel, ou encore, il y a anéantissement d'une individualisation chimérique. C'est l'ignorance qui voile l'Un. Je peux dire aussi que l'Un se voile par rapport à la personne qui, elle, n'existe qu'en mode illusoire. Ce n'est donc pas son existence qui s'est éteinte dans la vision du vivant mais seulement son ignorance.

L'extinction de l'ignorance est souvent appelée mort psychique. Elle coïncide avec la vision du vivant, vision qui est aussi connaissance, amour, vie. Lorsque Jésus dit : « *Celui qui veut préserver sa vie la perdra* », il entend par là que celui qui persévère dans l'ignorance est réellement mort ; en revanche lorsqu'il ajoute : « *Celui qui perd sa vie à cause de l'Évangile la sauvera* », il signifie que la chimère doit être repérée en tant que telle pour que règne le Vivant, car c'est la personne qui s'est emprisonnée dans l'ignorance. Au début de l'existence, mon regard n'était pas encore obnubilé par les apparences illusoires. Étant vivant, je n'avais même pas à regarder vers le vivant. Le voile, tout d'abord ténu, s'est peu à peu épaissi. Même la nostalgie de l'état d'enfance s'est émoussée. J'ai investi pour me guérir du mal de vivre. En réalité, je devenais de plus en plus étranger à moi-même. Mais l'aliénation où je me trouvais nécessitait autre chose que des palliatifs. C'est au comble de la détresse qu'il me fut donné de reconnaître le visage du vivant. Il m'apparut alors que je ne pouvais voir le vivant qu'à la condition d'être vivant moi-même ; bien plus que je ne pouvais me considérer comme distinct du vivant sous peine de mort.

Émile

*

HOMMAGE À ANDRÉ

le 7 janvier 2016

Chers amis,

Mylène, Claude et moi avons été aux côtés de Maria et de tous ses proches, pour le dernier accompagnement d'André, cet après-midi, à Fleury la Montagne.

A cette occasion, en votre nom, comme en mon nom, j'ai prononcé quelques paroles que je vous transmets.

Je vous assure que vous avez tous été présents parmi nous, en ces moments de grande ferveur.

Vous tous que j'embrasse très fraternellement.

Jacques

*

Pour André

« *De la musique avant toute chose* », recommandait Verlaine dans son « *Art poétique* ».

Voilà, mon cher André, ce qui a été la devise de ta vie.

Toi, l'artiste capable, à la fois, de recevoir – y compris dans le chant des oiseaux,

comme Olivier Messiaen – et d’interpréter la musique.

Cette devise qui a donc tenu sa place dans la vie que tu as donnée à tes enfants, dans celle que tu as partagée avec Maria et celle qui a formé la trame de ta carrière, jusqu’à la production cinématographique.

Dans tous les domaines, ton maître-mot a été l’**harmonie** – toi et moi avons d’ailleurs envisagé, à ce propos, de rencontrer ensemble Pascal Dusapin, compositeur emblématique d’aujourd’hui – ; harmonie opposée au chaos des épreuves sans nombre que la vie réserve à chacun d’entre nous.

Et ce qu’il y a de fondamental, dans cette harmonie, c’est l’**unité**.

Cette unité dont le principe essentiel a donné lieu à notre rencontre, Maria, toi et moi, avec Martine, parmi d’autres amis, et à une connivence qui, depuis, n’a jamais connu de limites.

Et, en regard de l’unité, il y a évidemment la **lumière**.

Revenant à cette source, tu disais souvent : « *Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d’elle-même.* »

Cette lumière, mon cher André, c’est toi.

Et c’est nous tous, à tes côtés.

*

L'ART DES SONS

Il y a de la lumière au-dedans d'un être lumineux et il illumine le monde entier.

André est le Vivant et le Vivant ne meurt pas... En hommage à André nous rééditons un exemple de sa Parole vivante publiée dans le Cahier 72 sur le thème pour lui privilégié de l'art musical ou art des sons.

C'est ainsi que traditionnellement l'on définit la musique. Mais, sans doute faut-il aussi s'arrêter au sens du mot "*art*".

"*Art, artiste, art de vivre*". n'est-ce pas précisément ce qui ne se définit pas, ce qui échappe aux règles, aux écoles et finalement au temps ? Pourtant, au fur et à mesure de son évolution, la préoccupation première de l'homme a été d'établir une hiérarchie de l'univers au sommet de laquelle il s'est installé d'emblée. Ayant ainsi glorifié sa propre image, l'homme a bien été contraint de constater son caractère éphémère.

Alors, pour tenter d'y échapper et se perpétuer, il s'est inventé des dieux ou bien a décrété que certains parmi les siens seraient dieux voire même Dieu ! De ce carcan patiemment tissé et remis sans cesse sur le métier, s'échappent çà et là des êtres qui, soudainement, se savent indifférenciés de l'univers et du temps.

Timides tout d'abord, ils se sentent "*bouleversés*", puis "*émerveillés*" pour finalement, ayant renversé les idoles, "*régner sur le tout*". Lent et douloureux au début, ce parcours a la soudaineté de l'éclair et annihile "la personne" qui l'entreprend. Mais pour certains, qui savent que l'anse de la cruche est irrémédiablement brisée, il est dur d'accepter que son contenu se déverse derrière eux sur le chemin.

Parmi d'autres monakhos. l'artiste peut se trouver sur ce chemin-là. Il aura reçu en outre la faculté d'exprimer son indifférenciation à l'univers et au temps par des mots, des images ou des sons.

"*L'art des sons*" peut donc se définir comme la faculté d'exprimer ce que

l'on nomme volontiers l'inexprimable. Au-delà et malgré les écoles, les styles, les techniques ou les époques, le "*moment musique*" se traduit pour moi par un "*espace de Silence*".

La musique doit en effet faire taire le commentaire. De tous temps, mais plus encore à notre époque médiatisée, le commentaire veut expliquer et classifier, le pire étant d'ailleurs lorsque le compositeur se prête lui-même au jeu.

Le "*pourquoi*" d'une composition musicale est une question des plus sottes qui soit – On peut dire avec U.G. "*si la réponse* (en l'occurrence la musique) *est bonne, la question disparaît*". Par contre, si la musique est mauvaise, alors parlons-en, mais dans ce cas il n'y aura plus d'espace de silence, donc plus de musique ! Le compositeur lui-même donne quelquefois un titre à une œuvre : "*Concerto pour violon et orchestre, à la mémoire d'un ange*". Dans ce cas comme dans dans beaucoup d'autres, il s'agit d'un sous-titre. Ce qui importe d'abord, c'est l'écriture pour violon et orchestre, même si la mort tragique d'une jeune fille de seize ans a pu bouleverser Alban BERG.

Certains compositeurs comme Frédéric CHOPIN ont choisi des formes convenues et répertoriées pour s'exprimer : valse, mazurka, etc.. Cependant, leurs œuvres les plus intérieures et les plus universelles ne portent aucune mention sinon celles "*d'études*". . .

Les titres de certaines œuvres de BEETHOVEN sont plus connus que leur musique. Combien cherchent à connaître ou faire connaître les sans-titres, les sans-objet, les espaces de silence ?

Une autre forme de "*musique à programme*" est évidemment l'opéra. La voix est alors un instrument comme un autre. et les syllabes des mots utilisées par le compositeur pour leur sonorité. Lorsque le texte prend le pas sur la musique, ou lorsque la musique n'a pas le souffle de la situation dramatique, il n'y a plus lyrisme mais superposition de deux langages et... l'on s'ennuie !

Pour cette raison, les compositeurs ont souvent des relations difficiles avec les librettistes, mais peuvent se tromper lourdement lorsqu'ils décident de se passer d'eux ! Exemples :

- . Richard WAGNER : *La tétralogie*
- . Olivier MESSIAEN : *François d'Assise*.

Il arrive aussi que la superposition d'un texte parlé et d'une musique soit voulue. Cela se voit assez souvent de nos jours. Malheureusement, texte et musique se gênent bien souvent, et leur combinaison semble vouloir palier à un déficit de qualité par la quantité.

Enfin, dans le cas où le sujet est imposé et le texte a un caractère traditionnel ou "sacré", la musique peut tout tirer à elle... quand il s'agit de celle de Jean Sébastien BACH ou Wolfgang Amadeus MOZART (dont les messes sont du MOZART à propos d'une messe !).

Dans tous les cas, le musicien (comme d'autres) doit se garder de ce que l'on peut appeler "*le monde*", car sur son plan de créateur, celui-ci n'est pas digne de celui-là.

Il faut aussi évoquer une autre forme de création musicale qui est la plus ancienne et qui a retrouvé une vie nouvelle avec le Jazz. Née de la rencontre afro-américaine, cette musique suscite une création spontanée, sorte d'ici et maintenant toujours renouvelé mais exigeant, n'en doutons pas, une préparation antérieure et intérieure intense.

Les meilleurs spécialistes de nos conservatoires nationaux dits classiques peuvent se poser bien des questions en écoutant les improvisations de :

- . Louis ARMSTRONG
- . Elsa FITZGERALD
- . Lionel HAMPTON
- . John COLTRANE
- . Thelonius MONK
- . Duke ELLINGTON
- . Miles DAVIS... entre autres !

L'improvisation est la forme musicale la plus archaïque qui, comme la tradition orale, a précédé l'écrit, et l'on peut regretter de ne pas pouvoir écouter celles que J.-S. BACH offrait chaque dimanche aux paroissiens de Saint-Thomas de Leipzig.

De même qu'aujourd'hui on peut regretter que des organistes aient eu du mal à transcrire dans leurs œuvres écrites la fraîcheur ou la force de leurs improvisations, exemples :

- . Marcel DUPRÉ
- . Olivier MESSIAEN.

Si la création musicale est l'aboutissement d'un long travail... d'une vie en musique, l'écriture musicale, pour les plus grands compositeurs, s'effectue sans l'intermédiaire de l'instrument.

Celui qui possède '*l'oreille absolue*' entend ce qu'il écrit et ce, bien avant de

l'écrire. Il ne vérifie sur l'instrument que pour sa propre satisfaction. L'oreille absolue rejoint ici la main du peintre et celle de l'écrivain qui, à un certain niveau de silence, agit comme guidée mystérieusement du dedans vers le dehors. Ne peut-on dire qu'il se passe ici ce que décrit très précisément le logion 77 :

*"Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le tout.
Le tout est sorti de moi
et le tout est parvenu à moi..."*

Aujourd'hui, où les interprètes ont à leur disposition des systèmes d'amplification et de modification des sons et des rythmes à l'infini et les compositeurs des ordinateurs leur permettant l'écriture et l'écoute simultanées de toutes combinaisons harmoniques et contrapuntique, beaucoup pensent qu'improvisation et composition sont à leur portée !

Il reste que là comme ailleurs ils seront choisis "... *un entre mille et deux entre dix mille...*" et que, là comme ailleurs "...*debout, ils seront UN*" (log 23).

André MICHELIN

*

VOYAGES

AU HASARD DE SHANGHAI (suite)

LE TEMPLE DES LETTRÉS

Pour Confucius, pourrait-on dire, l'homme est la mesure de toutes choses. Se comporter en être humain tel est le but et la fin de tout enseignement. Tel est le paradoxe de Confucius : comment rendre l'homme humain ? La vertu d'humanité est fondée sur l'amour inconditionnel d'autrui, quel que soit son rang dans la société. Le caractère chinois pour désigner « *humanité* » est formé du chiffre « deux » à la clef de l'homme. Dès que deux êtres humains sont en relation, ils doivent s'accorder pour régler leurs rapports. Le secret du bonheur réside dans l'attention et l'altruisme. La faculté que possède chaque être humain de se mettre à la place de l'autre, voilà ce que l'on appelle « *humanité* » « *mansuétude* » ou « *considération pour autrui* ». Lorsqu'on lui demande quel précepte pourrait résumer tous les autres, Confucius répond : « *Considération, n'est-ce pas le maître mot ? N'inflige pas aux autres ce que tu ne désires pas pour toi-même* » (*Lunyu*, XV, 24). Plus que l'acquisition d'un savoir, la voie de Confucius consiste à apprendre comment devenir un homme de bien, un gentilhomme (« *Junzi* »). Pour l'homme de bien tout être est digne de respect : « *Ai-je la connaissance, moi ? Pas du tout ! Si un homme humble vient s'enquérir auprès de moi, je me sens comme vide. Je tente alors d'aller jusqu'au fond de la question* » (*Lunyu*, IX, 8).

Si Confucius désigne lui-même son école comme celle de l'étude des arts et des classiques, il met en premier lieu l'accent sur la pratique de la vertu. Pour Confucius, l'homme de bien est celui qui possède la noblesse du cœur, non

celle du sang ou du rang social. La véritable noblesse ne s'hérite pas, elle se mérite. C'est pourquoi son enseignement était ouvert à tous, pas seulement aux fils de princes. Initiateur de cette tradition des examens impériaux que tous peuvent tenter, Confucius est aussi à l'origine de l'institution si décriée du mandarinat mais qui a eu au moins le mérite de favoriser la relative stabilité de l'Empire Céleste pendant deux millénaires. La cohésion de l'État repose sur celle de la cellule familiale et Confucius valorise donc la soumission au père et au prince. Toutefois cette soumission n'exclut pas le devoir de remontrance respectueuse au supérieur si celui-ci devait s'écarter de la juste voie. Xun zi, un maître confucéen, rappelle à ce propos l'adage suivant :

« *Suivre le Tao et non son prince ;
Suivre son devoir et non son père.* »

(Xun zi, XXIX, 347)

Nombreux sont les lettrés chinois, qui à l'exemple de leur maître n'ont pas hésité à critiquer l'empereur, parfois au risque de tout perdre y compris la vie. Celui qui s'accomplit en suivant la Voie (le Tao) n'a peur de rien, pas même de la mort : « *Un homme de cœur ne veut pas vivre aux dépens de l'humanité. Il préférera sacrifier sa vie pour faire œuvre d'humanité* » (Lunyu, XV, 9). Tel fut Zilu, le plus ancien disciple de Confucius, qui par amour de la justice mourut les armes à la main dans l'état de Wei - après avoir pris soin toutefois de bien rajuster le cordon de sa toque. Dès l'annonce des troubles dans l'État qu'il servait, Confucius aurait -selon l'historien chinois Sima Qian- prédit : « *Zilu ne reviendra pas vivant* » (Shiji).

Une vertu aussi élevée semble inaccessible. Si loin et pourtant si proche de nous, puisqu'elle réside en notre cœur : « *La vertu d'humanité est-elle inaccessible ? Si tu la désires, elle est là en toi* » (Lunyu, VII, 30). Le rite lui-même, auquel Confucius attache une telle importance, a pour objet de nous apprendre à traiter autrui comme soi-même. Ce qui permet de se comporter humainement, c'est le respect des règles de bienséance qui nous distinguent des animaux sauvages. Le rite est cette discipline de la perfection dans le moindre geste de même que la musique est la voie de la juste mesure. Toute étude commence par soi-même, par une exigence sans limite envers soi-même, une exigence d'honnêteté : « *La vertu d'humanité c'est se vaincre soi-même pour se replacer dans le sens des rites* » (Lunyu, XII, 1). L'ego est le principal obstacle sur la Voie. Pour devenir un homme, le disciple ne doit pas être prisonnier de celui-ci. Pour Confucius le rituel est à la fois le moyen de remettre l'ego à sa place et de créer un juste lien avec autrui. Le rite permet d'accomplir son devoir dans le monde sans se laisser troubler par le petit moi : « *Il y a quatre choses dont le Maître était exempt : les idées sans fondement, les affirmations catégoriques, l'entêtement et l'égoïsme* » (Lunyu, IX, 4). Le sage tend au juste milieu non

seulement par un travail sur soi-même, mais par un échange permanent avec les autres : « *L'Invariable Milieu, n'est-ce pas la vertu suprême ?* » (Lunyu, VI, 29).

Si la formule : « *A l'intérieur des Quatre Mers, tous les hommes sont frères* » (Lunyu, XII, 5) signifie que les hommes sont semblables les uns aux autres elle implique également que chacun doit jouer son rôle et accomplir son devoir à la place qui lui est assignée. La vertu d'humanité une fois cultivée au sein de la famille et des proches peut ensuite se diffuser à tout le pays, puis au monde entier. La piété filiale du fils envers son père est à l'image de la loyauté du sujet envers son prince. La force du souverain tient en ce qu'il gouverne non par la force mais par la bienveillance, tel un père envers ses enfants. Le prince gouverne l'État comme il prend soin de sa famille : « *Que le souverain agisse en souverain, le ministre en ministre, le père en père et le fils en fils* » (Lunyu, XII, 11).

Aussi nul ne peut prétendre gouverner le monde s'il ne sait pas se gouverner soi-même. Telle est la vertu première du Fils du Ciel lui-même : « *Gouverner, c'est être dans la rectitude* » (Lunyu, XII, 17). Gouverner c'est d'abord être en harmonie avec soi-même comme avec le monde lorsque chacun est à sa juste place. L'équilibre intérieur est la condition de l'équilibre extérieur. La paix du monde passe par la paix en soi-même. Se régler soi-même permet de faire resplendir partout la lumière de la vertu : « *Le Tao de la Grande Étude consiste à faire briller la lumière de la vertu, à être proche du peuple et à ne se reposer que dans le Bien suprême* » (Daxue, I a).

Il est un projet de Confucius qui nous semble bien singulier. Lorsqu'à Wei, on lui demanda de s'occuper des affaires politiques de la principauté, il recommanda de « *corriger les noms* ». Cette ambition repose tout simplement sur l'idée que bien nommer un être c'est lui assigner sa juste place. Lorsque le monde suit la voie du Tao tout trouve sa place naturellement, comme le cours d'eau qui s'écoule : « *Ah ! s'écouler ainsi ! Jour et nuit sans cesse* » (Lunyu, IX, 17). L'on sent chez Confucius cette nostalgie de l'âge d'or où les hommes étaient proches du Tao. Nul besoin d'enseigner, d'explicitier la Voie. Le Tao est indicible. Aucune parole ne peut l'exprimer. A l'image du Ciel et de la nature, le sage enseigne par le silence. Confucius laisse ainsi échapper ce qui sonne comme un regret mais qui n'est peut-être que l'écho de sa solitude... ou de sa parfaite adéquation avec la Voie naturelle : « *J'aimerais tant me passer de la parole... Le Ciel parle-t-il ? Et pourtant grâce au Ciel, les quatre saisons se suivent. Les cent créatures naissent et se multiplient. Le Ciel parle-t-il ?* » (Lunyu, XVII, 17).

En vérité, le Ciel ne parle pas. Le disciple ne doit pas s'attacher aux mots, mais sans cesse se renouveler. La Voie ne consiste pas à répéter aveuglément les enseignements des anciens, mais à suivre l'intuition du Tao pour

s'adapter aux circonstances. Confucius n'est nullement opposé aux réformes et son enseignement doit trouver sa place à chaque époque : « *Il mérite d'être appelé maître celui qui puise dans l'ancien pour trouver du nouveau* » (Lunyu, II, 11). N'est-ce pas cette souplesse qui a permis à l'école confucéenne de répondre aux besoins du jour en se renouvelant sans cesse au point de connaître aujourd'hui un regain de ferveur ? « *La Voie n'est pas loin de l'homme... L'homme de bien gouverne l'homme selon l'homme... Il n'inflige pas à autrui ce qu'il ne souhaite pas qu'autrui lui inflige... Ses paroles tiennent compte de ses actes et ses actes de ses paroles... Il n'est de situation au sein de laquelle l'homme de bien ne parvienne à se réaliser pleinement lui-même ...* » (Zhongyong, I, 5).

L'étude débouche sur la culture de soi et par là-même sur celle d'autrui. C'est en se défaisant de son moi que l'homme de bien parvient à la liberté. L'homme de bien est en parfaite harmonie avec le cosmos car la liberté suprême est celle du Tao. Le Maître nous dit lui-même qu'elles furent les grandes étapes d'une vie consacrée à l'étude et à la quête de la perfection de soi : « *A l'âge de quinze ans, je décidai d'apprendre. A trente ans, je me tenais droit dans la Voie. A quarante ans, je n'avais plus de doutes. A cinquante ans, je connaissais la loi du Ciel. A soixante ans, je pouvais tout entendre. A soixante-dix ans, j'agissais en suivant mon cœur, sans pour autant transgresser les règles* » (Lunyu, II, 4).

C'est une véritable discipline que doit s'imposer l'homme qui aspire à la Voie : « *La Voie de l'homme de bien consiste en trois choses, dont je ne suis pas encore capable : le sens de l'humain qui écarte tout trouble, la sagesse qui dissipe tous les doutes et le courage qui délivre de la peur* » (Lunyu, XIV, 28). La bienveillance permet de s'ouvrir à l'autre sans se laisser enfermer sur son petit moi, la sagesse d'être assuré et d'avoir la connaissance en s'oubliant soi-même. Interrogé sur la vertu d'humanité, Confucius répondit : « *Cela consiste à aimer les hommes.* » Interrogé ensuite sur la sagesse, il répondit : « *Cela consiste à connaître les hommes* » (Lunyu, XII, 22). Connaître l'homme suppose se connaître soi-même et tel est le but de toute étude. La voie confucéenne est une quête perpétuelle de l'équilibre. Selon Zhu Xi, néo-confucianiste du XII^{ème} siècle, seule la maîtrise de soi permet d'atteindre la paix sous le Ciel. : « *Cœur humain est péril, cœur du Tao est subtil. Sois concentré ! Sois Un ! Scrupuleusement, tiens le Juste Milieu* » (Shangshu). L'étude permet de préserver le « cœur-esprit » en allant jusqu'au bout de soi-même : « *Il n'est en effet aucune intelligence dans le cœur humain où la connaissance soit absente, ni aucune chose sous le Ciel où le Principe soit absent. Or le Principe est sans limite, voilà pourquoi sa connaissance est infinie.* »

La légende fait de Confucius un contemporain de Lao-Tseu qu'il aurait même rencontré. Alors qu'il interrogeait Lao-Tseu sur les rites, ce dernier

l'aurait rabroué en ces termes : « *Les hommes dont vous parlez ont déjà pourri sous terre ainsi que leurs ossements. Seules demeurent leurs paroles... Abandonnez vos grands airs et vos nombreux désirs, vos manières et vos mines, et vos aspirations excessives ! Tout cela n'est d'aucun profit pour vous. C'est tout ce que j'avais à vous dire !* » (Sima Qian, *Shiji*, LXIII, 1). Selon une autre version de la rencontre entre les deux sages, Lao-Tseu aurait demandé à Confucius : « *As-tu trouvé le Tao ?* » Ce à quoi Confucius aurait répondu : « *Cela fait vingt-sept ans que je le cherche et je ne l'ai pas trouvé.* » Lao-Tseu se serait alors borné à lui donner quelques conseils : « *Le sage aime l'obscurité ; il ne se livre pas au premier venu ; il prend garde au temps et aux circonstances. Si l'instant est propice, il parle ; sinon, il garde le silence. Qui possède un trésor ne le dévoile pas à tout le monde. De même le sage ne dévoile pas la sagesse à n'importe qui. C'est tout ce que j'ai à te dire : tu peux en tirer ton profit.* » A l'issue de cette entrevue, Confucius aurait déclaré : « *De l'oiseau, je sais qu'il peut voler ; du poisson, je sais qu'il peut nager... mais le dragon, je ne puis le connaître : il s'élève jusqu'au Ciel par les vents et les nuages. J'ai vu Lao-Tseu, il est comme le dragon !* »

S'il est peu vraisemblable que les deux sages se soient rencontrés – ni même que Lao-Tseu ait jamais existé – cette anecdote définit bien la place respective des deux écoles. Engagé dans le monde, l'homme confucéen a le sens du temps et du devenir : il cherche à transposer sur terre la loi idéale du Ciel. L'homme taoïste se tourne vers le Ciel en quête de l'Origine qui transcende l'espace et le temps. Au taoïsme revient le domaine de la métaphysique pure ; au confucianisme le domaine des rites et des règles qui régissent le tissu social. Le taoïsme ouvre la voie directe vers le ciel et le confucianisme le ramène sur terre afin que la société soit un reflet ou du moins se rapproche autant que possible de la perfection. Le taoïsme symbolise la voie verticale de l'ésotérisme, le confucianisme la voie horizontale de l'exotérisme. On pourrait ici faire un parallèle avec les rôles respectifs dévolus par Jésus à Jacques et à Thomas dans l'Évangile selon Thomas. A Jacques reviennent les clefs du ciel et de la terre et à Thomas les clefs de la Gnose. L'un a accès aux *petits mystères* et l'autre aux *Grands Mystères*. Le premier est un *homme vrai*, un *juste* ; le second un *homme transcendant* ou *divin* en ce sens qu'il est parvenu à la réalisation totale et à l'*Identité Suprême*.

Autant Confucius peut être considéré comme un personnage réel, ancré dans l'histoire de son pays, autant l'individu Lao-Tseu n'est peut-être qu'un mythe tant il est entouré de mystère. Selon la légende, le « *maître de l'obscurité* », surnom donné à Lao-Tseu, aurait décidé de quitter la Chine. Arrivé aux Passes de l'Ouest, qui marquaient les limites de l'empire, il aurait été prié par le gardien de celles-ci de lui résumer par écrit sa doctrine. C'est ainsi que le Tao-Tö king aurait vu le jour.

Rien de tel chez Confucius. Si ce dernier ne prétend pas enseigner ni même avoir atteint le Tao cela n'ôte rien à son mérite : « *Si au matin le Tao était partout connu, je pourrais mourir heureux le soir* » (Lunyu, IV, 8). C'est toujours le Tao que l'homme doit suivre : « *Tends vers la Voie, que la vertu soit ta norme, prends appui sur l'humanité, familiarise-toi avec les arts* » (Lunyu, VII, 6). Les deux écoles suivent le Tao. Si le Taoïsme représente la voie d'accès à la connaissance suprême, le confucianisme qui embrasse tout ce qui concerne les relations sociales n'est en quelque sorte que l'expression du Tao dans la manifestation. S'il croit à l'ordre naturel du cosmos auquel l'homme doit se conformer, Confucius n'invoque d'autre norme transcendante que celle du Tao. Il appartient à l'homme de connaître le Tao. Confucius ne propose pas de changer l'ordre naturel des choses mais de faire en sorte que les lois du monde respectent celles du cosmos. Si la perfection est la loi du ciel, la perfection devrait être celle de l'homme. En se mettant lui-même en harmonie, l'homme contribue à maintenir le juste équilibre entre le ciel et la terre. Pour Confucius le Tao est la norme ultime de l'homme, de la connaissance et de la vertu, le fondement et principe du monde. Seul l'homme pratiquant la vertu est apte à suivre le Tao : « *L'homme de bien se consacre au principe* (littéralement « *la racine* »). *Une fois établi dans le principe, il peut naître au Tao* » (Lunyu, I, 2).

Bien des anecdotes permettent de penser que Confucius, tout en se présentant comme un homme parmi les hommes, encore soumis aux lois du monde, reconnaissait le Tao comme principe fondateur de toutes choses et les sages taoïstes comme des modèles à suivre, à la différence de certains de ses propres disciples. A l'un de ceux-ci, choqué de voir deux disciples de Lao-Tseu se réjouir et chanter auprès de l'un de leur camarade décédé, au mépris de tous les rites, Confucius aurait répondu : « *Ils n'appartiennent plus au monde alors que nous en faisons encore partie... Ils circulent dans le jeu ininterrompu des fins et des commencements. Ils errent libérés des buts, calmes et indifférents... Le Tao est l'élément propre des hommes.. Ils sont dans le Tao comme des poissons dans l'eau...* » Le sage est libre de toutes les conventions, libre même de son propre ego. Il s'accorde au rythme du monde mais n'appartient pas au monde. Contemplant le jeu du changement, il sait que son corps est destiné à périr mais ne s'en afflige nullement : « *Le rire de qui a atteint la félicité est sans pourquoi. L'éveillé seul sait rire et gagner l'immensité du vide en s'unissant au ciel.* » (Tchouang-Tseu, VI)

Au moment de quitter le Temple Wen Miao, nous faisons nos adieux à notre guide qui nous aura donné de Confucius une image bien plus aimable que celle que nous avons jusqu'ici. Finalement, Confucius était vraiment un grand bonhomme, digne des éloges que lui prodigua Yanhui, l'un de ses principaux disciples : « *J'ai beau lever les yeux, il me paraît toujours plus élevé... Je crois le*

voir devant moi, et voilà qu'il est derrière. Notre Maître est habile à nous guider avec douceur et bienveillance... Mon esprit est à bout de ressources, je suis vidé. Le Maître n'a pas changé. Il n'a pas quitté les hauteurs. J'aspire à le rejoindre mais je ne sais comment » (IX, 11).

Yves

*

BIBLIOGRAPHIE

- Nicolas Idier (sous la direction de -), *SHANGHAI, Histoire, promenades, anthologie et dictionnaire*, Bouquins, Robert Laffont, 2010
- Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Seuil, 1997
- François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*, Seuil, 1975
- François Cheng, *Vide et plein : le langage pictural chinois*, Seuil, 1975
- François Cheng, *L'Espace du rêve, Mille ans de peinture chinoise*, Phébus, 1980
- François Cheng, *Chu Ta : le génie du trait*, Phébus, 1980
- François Cheng, *Shitao, la saveur du monde*, Phébus, 1998
- François Cheng, *D'où jaillit le chant*, Phébus, 2000
- Florence Hu-Sterk, *Miroir et connaissance dans la poésie des Tang*, Études chinoises, vol VI-1, 1987, pp. 29-58, AFEC
- Paul Jacob, *Poètes bouddhistes des Tang*, Gallimard, 1987
- Jean-Pierre Diény, *jeux de montagnes et d'eau*, encre marine, 2001
- Lin Ci, *La peinture chinoise*, trad. Lisa Carducci, China Intercontinental Press,
- Yolaine Escande, *Le cœur et la main, l'art de la Chine traditionnelle*, Hermann, 2000
- Pal Miklos, *L'Œil du Dragon*, trad. Bela Hap, Corvina, 1986
- Philosophes confucianistes*, Ch. Le blanc & R. Mahieu, La Pléiade/Gallimard, 2009
- Philosophes taoïstes*, L. Kia-Hway & B. Grynepas, La Pléiade/Gallimard, 1980

*

RECHERCHES

EN QUÊTE DE LA SOURCE

JÉSUS ET L'INDE

SUR LES TRACES DE JÉSUS

SAGESSES ANTIQUES, SAGESSE DE L'INDE

Jésus s'est-il réellement rendu en Inde ? Nous n'en avons bien sûr pas la moindre preuve historique. Il convient toutefois de signaler que l'Inde est la terre d'élection de l'un des douze, Thomas, et que l'on trouve dans ce pays des traces du christianisme le plus ancien. Thomas est l'apôtre des Indes. Eusèbe de Césarée rapporte que Thomas évangélise les Parthes (1), c'est-à-dire les Indo-Parthes de l'empire de Gondopharès qui englobe le Sind et l'embouchure de l'Indus. Les *Actes de Thomas* rapportent comment les apôtres réunis à Jérusalem se seraient partagé le monde : « *Par le sort et la répartition, L'Inde revint à l'apôtre Judas Thomas...* » (I, 1). Rédigés en syriaque à une date encore indéterminée, mais qui ne peut guère être postérieure au I^{er} siècle de notre ère, les *Actes de Thomas* fourmillent de détails vérifiables autour d'un noyau de vérité historique. Selon l'*Encyclopaedia Britannica* : « *Les Actes de Thomas sont une autorité maîtresse pour la toute première chrétienté dans les pays à l'est de l'Euphrate* » (Thomas, St.). Un autre texte syriaque, la « *Doctrine des Apôtres* » se réfère également à l'apostolat de Thomas aux Indes : « *Toutes les contrées de l'Inde ainsi que celles avoisinantes, même jusqu'aux mers les plus lointaines, reçurent le message apostolique de Judas Thomas, qui fut le chef de l'Église fondée et administrée par lui là-bas* ».

1 *Histoire ecclésiastique* III, I, I.

Il existe en Inde des traces du passage de Thomas. Dans le Sind, à Tatta, sur la rivière Indus, les *Tata Nagar Fakirs* vénèrent *Thouma Bhagat* (Seigneur Thomas). Cette communauté se donne le nom de *Barthomai*, terme araméen signifiant « *filis de Thomas* » et déclare descendre de chrétiens convertis par l'apôtre Thomas (2). Dans la région de Karachi, un petit groupe de chrétiens a la même prétention (3). Selon la tradition, Thomas aurait vécu à Taxila, royaume indo-parthe proche du Ladakh, avant de se rendre au Kérala. C'est là que Vasco de Gama découvrit l'existence des Nasrani ou Nasrani Mappila, appelés aujourd'hui chrétiens de saint Thomas. Or il existe toujours au Kérala une importante communauté de chrétiens *thomassistes* se rattachant à saint Thomas : « *Cette prétention, longtemps prise pour fantaisiste, semble maintenant admise par de nombreux historiens et en particulier par des ecclésiastiques catholiques romains ayant étudié la question (4)* ». Les Thomassistes du Kérala, qui pratiquent le rite syriaque, peuvent légitimement répliquer aux missionnaires européens venus les convertir qu'ils étaient chrétiens bien avant eux : « *Le plus ancien rite chrétien, non seulement au Travancore, mais peut-être dans le monde, est celui de Syro-Malankaran, dont les adhérents affirment que le premier parmi eux fut baptisé par saint Thomas lors de sa venue au pays en 59 A. D. Ils les appela les Nazaréens, car le terme « chrétien » n'était pas encore entré en usage (5)* ».

On pourrait objecter la longueur du voyage, l'absence de liaisons sûres etc... Aucun de ces arguments n'est pertinent. Conquérant légendaire de l'Inde, Dionysos, dieu de la vigne et de l'ivresse, est parfois pour cette raison assimilé au dieu védique Soma. Conquérant historique du nord de l'Inde, Alexandre le Grand part sur les traces de Dionysos, divinité populaire en Macédoine. Les prodiges des yogis et le mode de vie des Gymnosophistes (philosophes nus) impressionnent Alexandre qui tente de convaincre des ascètes jaïns de se joindre à sa cour. L'un d'entre eux, Dandamos, répondit « *qu'il était fils de Zeus autant qu'Alexandre lui-même, et qu'il n'attendait rien d'Alexandre puisque ce qu'il avait lui suffisait* » (Arrien, *Anabase d'Alexandre*). Un autre philosophe jaïn, Calanus, n'accepte de délivrer son enseignement que si les Grecs se mettent nus. Tombé malade à Suze, il refuse la médecine grecque et préfère s'immoler par le feu.

Disciple des sages jaïns à Taxila, Pyrrhon d'Élis, philosophe grec ayant suivi l'expédition d'Alexandre et fondateur de l'école des sceptiques, prône la suspension du jugement (« *epoché* ») et la tranquillité du mental (« *ataraxia* »), notions issues des philosophies de l'Inde. Diogène Laërce confirme les contacts de Pyrrhon avec les Gymnosophistes : « *Telle paraît bien être l'origine de sa très*

2 R.A.Trotter, *The history of christianity in India*, Conference Journal of the Foreign Missions, Dept. of the Church of Scotland, Edinburgh, 1947

3 Swami Abhedananda's *Journey into Kashmir and Tibet*, préface III.

4 Jean Herbert, *Spiritualité hindoue*, A. Michel, p. 26.

5 Revd. Yeats Brown, *The Spectator*, N° 5634 du 19/6/1936, p. 1124, Londres.

noble manière de philosopher : il introduisit en effet la forme de l'insaisissabilité et de la suspension du jugement » (IX, 61). Disciple d'Aristote, Cléarque, originaire de Soloï à Chypre, visite l'Inde et se rend notamment en Afghanistan, si l'on en croit une inscription d'Aït Khanoum. Il s'intéresse de près aux sages orientales et aux contacts entre Mages et Indiens : « *Quant à Cléarque de Soles, dans son traité Sur l'éducation, il dit que les Gymnosophistes sont aussi les descendants des Mages* » (Diogène Laërce I, 9).

Sur le plan intellectuel, les points de contact sont nombreux. La philosophie commence par les Barbares assure Diogène Laërce parmi lesquels il cite notamment les Gymnosophistes chez les Indiens : « *... les Gymnosophistes et les Druides font de la philosophie en prescrivant dans des énigmes d'honorer les dieux, de ne rien faire de mal et de s'entraîner au courage... les Gymnosophistes vont jusqu'à mépriser la mort* » (I, 6). Quelques fables des Pancatantra sont communes à l'Inde et à Ésope. Les doctrines philosophiques ou mathématiques attribuées à Pythagore présentent de profondes analogies avec celles de l'Inde, notamment le Sâmkhya (6). Eusèbe de Césarée, citant Aristoxène le Péripatéticien, rapporte la rencontre de Socrate et d'un sage indien (*Praep. evang.*, XI, 3, 8). Au premier qui lui aurait exposé que sa philosophie consistait en une quête du sens de la vie humaine, le second aurait répliqué que la quête de soi-même supposait d'abord la connaissance du divin. Une telle réponse est tout à fait compatible avec les enseignements de l'Inde. Selon Roger Godel : « *Un Sage indien d'aujourd'hui confirmerait pleinement cette exhortation à la transcendance au cœur de l'homme* » (*Socrate et le Sage indien*, Les Belles Lettres, p. 20). Le même Eusèbe rapporte que Numémius d'Apamée ambitionne d'allier Pythagore et Platon aux « *doctrines des Brahmanes* » (*Praep. evang.*, IX, 8). Clément d'Alexandrie accuse les Grecs d'avoir volé leur philosophie aux Barbares parmi lesquels il inclut « *les Gymnosophistes de l'Inde* ». Parlant des philosophes, il dit : « *Il y a aussi dans l'Inde ceux qui obéissent aux préceptes du Bouddha qu'ils vénèrent, vu son extrême sainteté, comme un dieu* » (*Stromates I*, XV, 71).

Pays de la Sagesse, terre d'élection de la spiritualité, l'Inde est réputée dès la plus haute antiquité pour la profondeur de sa métaphysique. La sagesse égyptienne est fille de la sagesse de l'Inde soutient, au I^{er} siècle de notre ère, le maître d'Apollonius de Tyane. Philostrate rapporte qu'Apollonius de Tyane se serait rendu à Taxila, dans la première moitié de notre ère. Il aurait lors de son séjour en Inde abordé une sorte d'ashram qu'il appelle la forteresse des sages. Ces hommes-dieux lui auraient transmis une partie de leur science, celle en premier lieu de la connaissance de soi. Afin d'avoir une connaissance directe des philosophies orientales et notamment de celle « *en honneur chez les Indiens* », Plotin tente de gagner l'Inde en suivant l'expédition de l'empereur Gordien contre

6 L'une des écoles philosophiques de l'Inde.

les Perses (7).

Si les conquêtes d'Alexandre lancent un trait d'union entre l'Orient et l'Occident, il existe depuis longtemps de véritables courants d'échange entre les deux mondes. Les successeurs d'Alexandre seront finalement absorbés culturellement par l'Inde. Les « *Questions de Milinda* », manuscrit en langue pâli, rapportent comment le roi grec Ménandre est converti au bouddhisme par le sage Nagasena. L'empereur Ashoka envoie des missionnaires bouddhistes dans tout le monde méditerranéen. L'une des plus anciennes communautés juives se trouve à Cochin, au Kérala, où elle semble s'être établie dès le VI^e siècle avant notre ère. Selon les sources hébraïques, un navire équipé par Hiram, roi de Tyr et contemporain de Salomon, effectue tous les trois ans un voyage vers l'Inde du sud.

Quant à la Route de la Soie - même si l'expression n'apparaît qu'au XIX^e siècle - son histoire commence avec l'ambassade de Zhang Qian, émissaire de l'empereur Wudi des Han, qui découvre notamment le royaume parthe d'Anxi, vers 125 avant J.-C. A partir du 1^{er} siècle avant notre ère, la Chine fonde des colonies servant de relais aux caravanes et des relations commerciales régulières peuvent se mettre en place avec les Parthes. A partir du 1^{er} siècle de notre ère, divers itinéraires permettent de relier l'empire romain et l'Inde. Sur ces routes circulent non seulement des marchands mais aussi des pèlerins, en sorte que la Route de la Soie est tout autant la Route de la Foi.

Les historiens de l'Antiquité font état de missions diplomatiques indiennes à Rome dès 25 avant notre ère. Vers l'an 40-50 de notre ère, des ambassadeurs de Ceylan sont reçus à la cour de l'empereur Claude. C'est à la même époque que les marins grecs découvrent, après les Indiens et les Arabes, la route de la mousson qui permet de relier directement par la pleine mer l'Arabie aux côtes du Malabar. Du port de Bérénice sur la mer Rouge partent pour l'Inde des liaisons directes et des lignes de cabotage. Le *Périple de la mer Érythrée*, rédigé dans la première moitié du 1^{er} siècle de notre ère par un navigateur anonyme, est un manuel de navigation de la mer Rouge jusqu'aux ports de l'Inde. Il faut, selon Pline l'Ancien, environ trois mois pour rejoindre l'Inde à partir d'Alexandrie (8).

Les découvertes archéologiques attestent la permanence des liaisons entre l'Inde et le monde méditerranéen : « *A l'époque de notre ère, ce sont les Sakas qui détiennent la suprématie : leur roi Goudapharna, ou Vindapharna, règne sur un vaste empire... et ce serait lui, selon certaines traditions, qui aurait appelé en Inde l'apôtre saint Thomas ...il existe alors de nombreuses relations*

7 Porphyre, *Vie de Plotin*, 3

8 *Histoire naturelle* VI, 101-106.

entre l'Inde et l'Occident. Elles affectent surtout les états tamouls du sud de l'Inde, les ports de la côte du Malabar, comme Mouziris (Cranganore) et même ceux du Bengale... Au cœur d'intenses échanges commerciaux et bien que soumise sur le plan politique aux influences étrangères, l'Inde demeure le plus puissant foyer spirituel du monde (9)». Le nom de Goudopharna ou Gondophares, qui règne dans la première moitié de notre ère, rappelle – à travers sa transcription en arménien - celui de Gathaspar, c'est-à-dire « *Gaspard, roi de l'Inde* », l'un des trois Rois Mages qui honorent l'enfant Jésus selon les traditions apocryphes (10). Roi de l'Inde et de la Perse, Gaspard aurait, comme les deux autres rois Mages, été baptisé par Thomas. Les chrétientés des trois Indes mythiques, celle de Melchior, Balthazar et Gaspard, étaient censées reconnaître pour chefs spirituels les successeurs de Thomas. Et c'est Gaspard, le plus jeune des trois rois, qui offre à Jésus l'encens pour vénérer l'homme-Dieu. Toutes ces légendes témoignent de l'influence des mystères de l'Inde dans l'inconscient occidental. Le mythe du prêtre Jean, descendant des Rois Mages et auquel obéissaient tous les princes de l'Inde, en témoigne (11).

La mission de Thomas en Inde est aujourd'hui généralement admise par les meilleurs spécialistes de la question. Lors d'un colloque réunissant fin 2012 à Paris des historiens, des archéologues et des religieux sur le thème : « *Sur les pas de saint Thomas en Irak, Iran, Inde, Chine – Quand l'Orient découvre la lumière* » et dont les actes ont été publiés sous le titre « *L'apôtre Thomas et le christianisme en Asie* » (AED, 2013), la question n'a pas été de savoir si Thomas s'est bien rendu en Inde - tant les indices convergent tous dans le même sens - , mais s'il ne se serait pas rendu également en Chine ! Les archéologues chinois contemporains ont en effet retrouvé la trace d'un apôtre Thomas de passage dans leur pays au premier siècle de notre ère. Ils pensent même que les missionnaires venus d'Occident à l'origine des traditions rattachées à la fondation du fameux temple du cheval blanc à Luoyang seraient non des bouddhistes comme on l'a longtemps cru mais des thomassistes, peut-être même conduits par Thomas en personne.

Suivant les traces de Thomas, dont le nom évoque celui de son Ange gardien, Mani, le fondateur du manichéisme, se rend vers 240 de notre ère dans la *contrée des Indiens*, c'est-à-dire dans la basse vallée de l'Indus. C'est là qu'il aurait converti le roi de Turan, lequel aurait reconnu en lui un nouveau Bouddha. A l'issue de ce voyage, Mani introduit Bouddha dans sa chaîne des prophètes, à côté de Jésus et de Zarathoustra. Ainsi l'atteste sa première œuvre, le *Shâpuhrakan*, dont le prologue a été conservé par l'historien arabe al-Biruni : « *La sagesse et les bonnes œuvres ont été apportées, d'âge en âge, avec une succession*

9 M. Mourre, *Le monde à la naissance du Christ*, Club des Amis du Livre, p. 242.

10 E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, pp. 126-127.

11 Guy Deleury, *Les fêtes de Dieu*, Philippe Lebaud, p.27.

parfaite, par les messagers de Dieu. Elles vinrent en un temps par le prophète nommé Bouddha dans la région de l'Inde, en un autre par Zarathoustra dans la contrée de Perse, en un autre par Jésus en Occident. Enfin cette révélation descendit et se manifesta dans la présente prophétie, en ce dernier âge, sous ma forme à moi, Mani, l'envoyé du vrai Dieu, au pays de Babel (12) ».

Rêvant de fondre en une même tradition les enseignements de Bouddha, de Zoroastre et de Jésus, Mani est à l'origine du syncrétisme qui donne naissance à la légende chrétienne de saint Josaphat, ce fils du roi des Indes qui renonce au trône après sa rencontre avec un aveugle, un lépreux, un vieillard et un ascète. La réputation du saint indien et de son maître Barlaam est telle que leur histoire est intégrée par *Jacques de Voragine* dans sa *Légende dorée* et que tous deux sont inscrits au Martyrologe de l'Église romaine en 1583. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'on s'aperçoit que la vie de saint Josaphat est directement inspirée de celle du Bodhisattva, le futur Bouddha, telle qu'elle est exposée par le *Lalita Vistara* et les *Jâtaka* : « *J'arrivai un jour à Jaffa et je trouvai là, dans la bibliothèque, ce livre indien... Il y avait un certain roi au pays des Indes. Son nom était Abénès. Il était païen... cependant, en raison des aumônes qu'il faisait aux pauvres, Dieu... lui fit don d'un fils bon et divin (13) ».*

« *La Vie de saint Issa* » ne fait aucune allusion à la Trinité chrétienne. Ce qui est logique puisque celui-ci contestait même la *Trimurti* hindoue. Plus surprenant on n'en trouve aucune trace non plus dans les paroles de Jésus telles qu'elles sont rapportées dans les évangiles apocryphes et même dans les canoniques. On peut donc légitimement se poser la question de savoir si le dogme chrétien ne serait pas marqué d'influences indiennes. Il est tentant de comparer la *Trimurti* avec le mystère de la *Sainte Trinité*. Comment cette grandiose conception a-t-elle pu s'imposer à l'Église, alors qu'on n'en trouve nulle trace dans la Bible ? Selon le symbolisme trinitaire Brahmâ, le Dieu Créateur, donne aux hommes les Védas de la même façon que Dieu le Père crée le monde, donne les Tables de la Loi et inspire la Bible. Vishnou, comme Jésus, s'incarne sur terre pour sauver l'humanité : Jésus en ce sens est un *avatara* (une descente de Dieu sous une forme humaine). Shiva est le Dieu du Yoga et de la destruction, du monde au plan cosmique et de l'ego au plan individuel : il correspond alors au Saint-Esprit, le *Paraclet* dont la venue est attendue pour la fin des temps et qui, sur le plan intérieur, donne l'illumination par l'effacement de l'ego.

Convaincu de l'influence de l'Inde sur les philosophes occidentaux, Romain Rolland trouve chez Plotin des réminiscences de la *Maya*. Sa vision de l'univers comme d'un Jeu divin est proche de la *lîlâ* hindoue : « *Surtout sa science*

12 F. Decret, *Mani*, p. 63.

13 *La sagesse de Balahvar*, pp. 55-56.

profonde de la « déification », l'identification avec Dieu par la voie de la négation, est... une des plus magnifiques expressions qui aient jamais été données aux grands yogas de l'Inde ». Et il ajoute malicieusement à l'intention des chrétiens que pourraient choquer de tels propos : « L'ironie aurait beau jeu à relever l'acharnement que certains néophytes du catholicisme littéral d'Occident, aujourd'hui, apportent à dénoncer le danger de l'Orient, qu'ils opposent irréductiblement à l'Occident, - alors que toute la foi dont ils se réclament vient d'Orient, et que, dans le rituel des premiers siècles, tel qu'il est décrit chez Denys l'Aéropagite, l'Occident est représenté par les docteurs de la foi, comme la « région des ténèbres (14)».

Vivekananda a l'intuition très nette « que les Actes des Apôtres étaient peut être antérieurs aux Évangiles et que la pensée bouddhiste,... avait peut-être contribué à la formation du christianisme». Frappé par l'identité du christianisme et de l'hindouisme en mille points de détails familiers, Vivekananda voit dans les paroles de Jésus les « reflets de quelque antiquité inconnue. Il est persuadé que les « sublimes pensées de Jésus » avaient été dites par Bouddha, et racontées dans les Évangiles, ne faisant ainsi qu'ouvrir une autre perspective pour Le voir (15) » ...

L'influence de l'Inde dans le monde méditerranéen à l'époque de Jésus ne fait pas de doute pour les spécialistes contemporains : « Les Esséniens et le christianisme à ses débuts furent profondément influencés par les idées venues de l'Inde... Qu'il y ait des sources indiennes dans la pensée des gnostiques, des néo-platoniciens, ainsi que dans l'évangile de saint Jean, est un fait généralement accepté. La notion de Logos semble dérivée de la conception de Vak... Les similitudes qui existent entre le christianisme et le bouddhisme ne sont pas de simples coïncidences... » (16)

Yves
(à suivre)

*

14 *De la mystique helléno-chrétienne des premiers siècles et de sa parenté avec la mystique hindoue* in Vivekananda, Stock, p. 336-338

15 Swami Nikhilananda, *Vivekananda*, La Colombe p. 161 ; Nivedita, *Vivekananda*, A. Michel, p. 220

16 Alain Daniélou, *Histoire de l'Inde*, Fayard, 1983, p. 121

LE COUPLE JUDAS/THOMAS DANS L'ÉVANGILE SELON THOMAS

(suite)

Suivant les sources les plus sérieuses, si la personne de Judas le traître ne serait qu'une pure fiction, la reproduction d'un mythe antérieur, que faut-il penser de cet unique Judas, adjoint au nom de Thomas, ainsi que nous le présente l'Évangile selon Thomas dans son introduction :

« *Voici les paroles cachées*

« *que Jésus le Vivant a dites*

et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas. »

Ainsi Judas s'appellerait également Thomas, ce dernier étant surnommé "*Didyme*" qui signifie "*jumeau*" en grec. Thomas et Judas seraient-ils qu'une seule et même personne ? Doit-on en conclure qu'il s'agit de deux jumeaux ou même que Thomas seul aurait un jumeau ? Mais alors de qui Thomas pourrait-il être le jumeau ?

Suivant les recherches du professeur Al-Assiouty, **Thomas est attesté comme nom propre et non comme simple surnom**. Thomas porte un nom araméen qui veut dire "*jumeau*", *Didyme* en grec et *Taw'am* en arabe. On le rencontre comme nom propre vers le temps de Jésus, répandu partout dans les inscriptions phéniciennes, de même qu'à Chypre et à Abydos. Les auteurs anciens des apocryphes chrétiens, ne pouvant saisir qu'il s'agit là d'un nom propre, imaginèrent diverses fables pour deviner quel était son jumeau. (cf. F. Vigouroux dans art. *Thomas* in *Dictionnaire de la Bible*).

Les Syriaques, par contre, ont fait de lui le frère jumeau de Jésus. Comme les Judéo-chrétiens des premiers siècles avaient fait de Jésus un Juif et que Thomas passait en Syrie pour être le frère jumeau de Jésus il fallait absolument pour ces Judéo-chrétiens présenter Thomas, lui aussi, comme un Juif.

Dans les écrits canoniques du Nouveau Testament, l'Apôtre est en règle générale cité uniquement par son nom araméen : Thomas (dans l'Évangile de

Jean, l'apôtre est désigné à 3 reprises ainsi " *Thomas qu'on appelle Didyme* ") mais que ce soit dans les Évangiles ou les Actes des Apôtres, c'est-à-dire jusqu'à la première moitié du 2^{ème} siècle, c'est le nom unique de Thomas. Il en était ainsi au début dans les documents apocryphes, tels l'*Évangile selon Thomas*, le *papyrus d'Oxyrhynque*, le *Livre de Thomas le Combattant* et jusqu'au 5^{ème} siècle, l'*Apocalypse de Thomas* ne citait l'Apôtre que par son nom araméen, Thomas. Mais les rédacteurs judéo-chrétiens, qui retouchèrent certains de ces documents, accolèrent au nom araméen de Thomas un nom juif : Judas, notamment dans l'en-tête de l'*Évangile selon Thomas* et du *Livre de Thomas le Combattant*, afin de donner à l'Apôtre une teinte judaïsante, alors que les Évangiles gnostiques sont en général sans en-tête, de même que d'autres traités. Le titre de l'ouvrage paraît habituellement à la fin du document dans le "*colophon*"(2). Aussi, quand l'en-tête apparaît, cela flaire déjà l'interpolation. Comme le rédacteur judéo-chrétien oublie de surcroît de rajouter le prénom juif Judas en différents endroits (logion 13 & 21), ainsi qu'au "*colophon*" de la fin, l'interpolation est flagrante et de suite démasquée.

Selon la méthode comparative chère au professeur Al-Assiouty, il n'est pas sans intérêt de placer les personnages dans leur contexte historique. A propos de Judas, la tâche n'est pas aisée. Comme le remarquent les historiens J. Prieur et G. Mordillat : dans l'écriture "*tous ces noms se croisent, les filiations s'emmêlent et s'entremêlent. Judas abrite le pire et le meilleur, les bons et les mauvais se confondent sans que l'on puisse discerner s'il s'agit toujours d'homonymies fortuites ou de présentions divergentes d'un seul et même individu*".

Les Évangiles canoniques notent expressément que Jésus eut des frères et des sœurs. Si les sœurs restent dans l'anonymat, les frères de Jésus dont les *Actes des Apôtres* font également mention, ont un nom, une identité. Selon Marc (6/3) et Mathieu (13/55), **ils s'appellent Jacques, Joseph ou Joset, Juda ou Judas (c'est le même prénom hébreu) et Simon.** D'après certains écrits des milieux juifs christianisés de Syrie-Palestine, Jacques n'est pas le frère de Jésus selon la chair et suivant la *Seconde Apocalypse de Jacques*, figurant dans la bibliothèque de Nag Hammadi, il en serait un frère de lait, c'est-à-dire que la mère de Jacques aurait allaité l'enfant Jésus. Les autres frères et sœurs mentionnés dans les Évangiles sont des frères et sœurs de Jacques. Ainsi en est-il de Jude qui, dans l'épître qui porte son nom, dit qu'il est frère de Jacques et nullement le frère de Jésus.

Dans les Évangiles, leur rôle n'est pas flatteur. Ils dénigrent Jésus ("*Il est fou*" dans Mc. 3/2) et à la différence des disciples, ils se rangent parmi ses adversaires ("*Ils ne croyaient pas en lui*" dans Jn. 7/5). On pressent ce qui surviendra après la disparition du Maître : des règlements de compte auxquels se livreront certains groupes de judéo-chrétiens à l'encontre de ce qu'on pourrait

appeler le clan familial qui voudrait profiter de la célébrité d'un homme après sa mort.

Aussi, il nous faut prêter attention à ces "*desposynes*" (3), à certains groupes de judéo-chrétiens de la fin du 1er siècle et du 2ème siècle qui se réclameront de la descendance de David, se diront être de la famille de Jésus et aspireront à la direction des Judéo-chrétiens. C'est ainsi qu'on voit vers la fin du 1er siècle des **petits-fils de Jude**, considéré comme le frère du Seigneur, devenir jusqu'au règne de Trajan des chefs de communautés en tant que descendants de la famille de Jésus. C'est en ce milieu que se rattache l'**épître de Jude**, d'un caractère judéo-chrétien accentué avec une stricte fidélité aux observances juives.

L'histoire rapporte que Domitien avait fait comparaître devant lui les descendants de Jude qui lui avaient été dénoncés comme descendants de David. Auparavant, Vespasien avait fait de même après la prise de Jérusalem. **C'est le parti de Jacques qui exercera l'influence dominante** durant les premières décades de l'Église judéo-chrétienne de Jérusalem. Jacques y tient une place éminente comme l'héritier naturel de Jésus après sa mort, son successeur quasi-dynastique, ce qui mettra Pierre dans l'ombre.

Dans l'**épître que lui attribue la Tradition**, nous sont confirmés ses liens avec le Judaïsme rabbinique. Accusé par ce dernier de se désolidariser du destin national d'Israël et de refuser de s'engager dans un messianisme anti-romain, Jacques, évêque de Jérusalem, sera lapidé par ses ennemis ce qui marque la rupture définitive du Judéo-christianisme avec le Judaïsme.

Nos auteurs, G. Mordíllat et J. Prieur font remarquer que dans la littérature judéo-chrétienne des origines, **deux épîtres, faisant partie intégrante du Nouveau Testament, ont été placés sous le patronage de deux frères de Jésus, l'épître de Jacques et l'épître de Jude.**

L'Évangile selon Thomas, évangile apocryphe, semble refléter une tradition très ancienne en mettant en avant ces deux personnages et en leur confiant des rôles clefs de la communauté à laquelle cet Évangile est destiné, à Jacques d'abord et à Jude, nommé Didyme Judas Thomas, c'est-à-dire à des sortes de doubles de Jésus sur terre.

Jean Doresse, dans son ouvrage "*L'Évangile selon Thomas*" (Le Rocher) confirme ce point lorsqu'il écrit : "*Quant au nom de Jude, les sources orientales - Tatien, Ephrem, la prétendue correspondance du Roi Abgar avec Jésus, la Doctrine des Apôtres, etc... - désignent régulièrement Thomas du nom de "Jude Thomas" mais c'est seulement dans ces "Actes de Thomas" qui furent probablement composés en syriaque à Édesse ou dans ses alentours dans la 1ère moitié du 3ème siècle que l'Apôtre - couramment nommé "Jude Thomas" au cours*

du récit - est en outre appelé au chapitre Ier "Jude Thomas Didyme".

Jacques semble bénéficier de la prééminence : "*Au point où vous en serez, leur dit Jésus, vous irez vers Jacques le Juste : ce qui est du ciel et de la terre lui revient*" (logion I2) mais, **malgré les apparences, c'est Thomas, c'est-à-dire Judas (ou Jude) qui est le détenteur des secrets, non pas temporels mais spirituels du Maître.** Son autorité dépasse celle de Jacques car il est dans la connaissance parfaite des révélations que Jésus lui a accordées : "*Je ne suis pas ton maître, lui dit Jésus, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée*". "*Et il le prit, il lui dit trois mots. Or, quand Thomas revint vers ses compagnons, ceux-ci l'interrogèrent : Que t'a dit Jésus ? Thomas répondit : si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi ; et le feu sortirait des pierres et elles vous brûleraient*" (logion 13).

Dans cet Évangile apocryphe, Thomas/Judas nous est présenté comme le modèle exemplaire de l'initié des disciples de Jésus. Il est son jumeau dont il est le double parfait comme le rapportent au début du 3^{ème} siècle les *Actes de Thomas* (ch. 39) : "*Jumeau du Christ, Apôtre du Très Haut, toi aussi initié à l'enseignement caché du Christ et qui as reçu les paroles secrètes*".

Le piquant de l'histoire est de constater les charges sans concession que Jésus profère contre le Judaïsme : "*Je renverserai cette maison et personne ne pourra la reconstruire*" (logion 71). Jésus explique que la Torah est périmée : "*On ne verse pas de vin nouveau dans de vieilles outres... on ne coud pas une vieille pièce à un vêtement neuf*" (logion 47). Les prophètes d'Israël auraient-ils parlé par toi ? Nullement ! "*Vous avez délaissé celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts*" (logion 52). Quant à savoir si la circoncision est utile ou non, "*Il leur dit : si elle était utile, leur père les engendrerait circoncis de leur mère, mais la véritable circoncision en esprit a trouvé son profit total*" (logion 53). A propos des aliments purs ou impurs : "*Ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas mais ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera*" (logion 14). Prier ? Jeûner ? : "*Quelle faute ai-je donc commise ? Que pouvez-vous m'imputer ? Mais quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors, que l'on jeûne et que l'on prie !*" (logion 104).

A partir de ces quelques paroles de Jésus, il est aisé de se rendre compte que l'on quitte un monde, celui du Judéo-christianisme pour en découvrir un autre, celui de la Gnose, celui de l'irruption d'un Dieu dans l'histoire pour celui d'un éveil dans l'ici – maintenant, celui des dogmes et des théologies, du temps et de l'espace pour celui d'une réalisation de l'Absolu.

En reprenant une citation d'un maître zen, Sekito : "*La source est pure et claire; seuls, les affluents sont boueux*", Y. Moatty nous dit qu'il est grand temps

de redonner la parole à la Source, c'est-à-dire à la Gnose Suprême. Il souligne combien les paroles de Jésus dans l'*Évangile selon Thomas* se trouvent en parfaite harmonie avec la philosophie indienne de la Non-dualité (l'Advaita Vedanta) et en parfaite convergence avec elle. On l'explique par la position privilégiée qu'occupait l'Égypte à l'extrême est du continent africain comme point de contact entre le monde asiatique et méditerranéen et le monde africain. Si au dire du Maître d'Appollonius de Tyane au Ier siècle, la sagesse égyptienne était considérée comme la fille de la sagesse de l'Inde, c'est que des contacts entre l'Orient et l'Occident ont toujours existé et qu'ils ont été beaucoup plus profonds et constants que nous le supposons généralement, déjà bien avant l'ère chrétienne.

De son temps, suivant la version des Évangiles canoniques, il est dit que Jésus avec la Sainte Famille aurait fui très tôt en Égypte et qu'il y aurait séjourné jusqu'à l'âge adulte. Clément d'Alexandrie signale avoir fréquemment rencontré des missionnaires bouddhistes et des brahmanes à Alexandrie. Pline l'Ancien nous les montre établis sur les bords de la Mer Morte. Rien d'étonnant si un Évangile, celui de Thomas, écrit et découvert en Égypte, nous fasse découvrir un nouveau Maître de sagesse aux 114 sentences (logia), "*brèves et laconiques*", comme on les a qualifiées. "*Jésus a dit...*", ce qui paraît au premier abord comme ordinaire et banal, n'attire pas l'attention, va donner lieu pour qui s'y applique à la variation la plus riche, au déploiement le plus lointain. Plus jamais alors le sens ne se referme, il demeure ouvert et disponible à chaque instant. Loin des discours démonstratifs impériaux et insistants, il suffit de laisser dissoudre librement en soi tout le sens possible, de se prêter à ses sollicitations secrètes et de s'engager ainsi dans un itinéraire qui se renouvelle toujours à l'infini.

C'est là un joyau qui fait penser de suite au *Chant de la Perle* dans les *Actes de Thomas* où un jeune homme est envoyé d'Orient en Égypte pour conquérir la perle sans prix :

" Si tu descends en Égypte

" et si tu apportes la Perle Unique,

" celle qui se trouve au milieu de la mer,

" encerclée du dragon a la bruyante haleine,

" tu revêtiras de nouveau ta robe de gloire

" ton manteau par dessus.

" avec ton frère, la plus proche de nous par le rang,

" tu seras l'héritier de notre royaume."

(Cahiers Métanoïa, N°I6 & 17, 1978-79)

et en Occident à la Quête du Graal, celle de ce jeune chevalier au nom prédestiné de Perceval (*Celui qui perce le voile*) qui, selon le roman de Chrétien de Troyes, part, d'aventures en aventures, à la conquête de l'Absolu :

" Le Graal, pour qui le voit, ses yeux s'ouvrent

" Et ses oreilles entendent.

" Il comprend le cœur des mondes

" Et le langage des oiseaux.

" Le Graal est suffisance, extase et vie meilleure

" Il est soif et étanchement, dépouillement et plénitude,

" Possession et ravissement.

"Mais à un seul, il est donné de conquérir le Graal

"S'il est assez pur et assez sage

" Et si, parvenu après de longues aventures,

"En sa présence, il sait poser la seule question qui délivre :

"Je veux être Celui-là."

(Julien Gracq dans la pièce *"Le Roi Pêcheur"*)

François Gohard

Septembre 2001

(1) **SOLYME** : terme abrégé pour Hierosolyma en latin ou Jérusalem en français.

(2) **COLOPHON** : mot grec signifiant fin, achèvement et se dit à propos de la note finale d'un texte.

(3) **DESPOSYNES**, du grec "despotés" = maître, terme qui désigne les gens du maître.

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

*Le gnani est au-delà des concepts
il n'accorde plus aucune importance
aux concepts*

Nisargadatta
(*Ni ceci ni cela* p. 188)

Je m'aliène pour la joie de me retrouver ...

Je m'aliène pour la joie de me retrouver
je me cache dans le bois, sous la pierre
sous les vêtements superposés de la personne
dans les images de ses mirages et de ses fantasmes
Ses pensées me rendent méconnaissable.

Ma représentation est mon absence. La personne s'y complaît en me faisant entrer dans sa petite histoire alors que je suis étranger à l'histoire.

J'ai conçu le temps pour jouer à cache-cache.

Qui dira le bonheur de se retrouver après s'être perdu ? Néanmoins, rien ne vaut la joie de se contempler à volonté.

Les hommes qui veulent jouer me cherchent dans le monde des images. Ils s'égarer à force de faire des inventaires. Ils se perdent au point de ne plus savoir rentrer à la maison. Pendant ce temps ils s'occupent. Tout cela a été bien stable et mis sur ordinateur. Oui, même les empreintes digitales y figurent. Je ne mets pas en question le fonctionnement de leur imaginaire. Il est réglé comme un mouvement d'horlogerie. Ils n'ont pas à se faire de souci. Jamais le pommier ne donnera des cerises.

Aux loisirs du jeu, je préfère ceux de la contemplation. Si les premiers me requièrent parfois – car j'aime voir le déroulement de mon œuvre – je me consacre essentiellement au bonheur de combler perpétuellement la distance que je crée.

Après m'être éloigné, je savoure le bonheur de me recevoir. Fini le travail de la programmation. Il n'y a pas à remettre l'ouvrage sur le métier.

Ce qui m'importe, c'est de me réunir à moi-même. Mais ici l'ordinateur n'a pas cours. Tout relève de la pure spontanéité : lumière, conscience et parole sont en même temps au rendez-vous. Disant : Je suis la lumière, j'ai conscience de ma nature essentielle. Cependant pour le dire – ou l'écrire –, j'ai recours à un stratagème peu ordinaire. Qui parle ? C'est moi. Qui a conscience de parler ? C'est encore moi. Qui se vit comme étant lumière ? C'est toujours moi ? Mais qui est là pour que je puisse le percevoir tout en me percevant ? J'ai réservé le fin du fin pour la fin. Cela se dit quand il n'y a personne pour l'entendre. Cela se dit quand je suis seul en jeu. Je ne parle pas du jeu de la manifestation : il a été établi une fois pour toutes. Je parle du jeu de la contemplation où je suis seul, tout en ne l'étant pas tout à fait. Étant l'Un sans second, je suis forcément seul, mais pour le dire, j'ai recours à un artifice que seul le suprême artificier pouvait concevoir. Je voulais me voir, me reconnaître sans laisser subsister la moindre image de moi car toute image, fût-elle passagère, ne pouvait subsister en présence de ma lumière. Que la manifestation continue, je la vois comme un mirage. Mais, moi, je ne peux me percevoir comme on perçoit un mirage. Il fallait que la perception de moi-même par moi-même ne laissât subsister aucune image, il fallait que le MOI de la reconnaissance me désignât sans personne pour me désigner. Comment éviter le funeste malentendu de la dualité ?

Les images m'occulent. En cultivant les images les hommes interposent un voile entre l'imaginaire et le réel. Ils veulent me représenter, mais ils s'arrêtent aux images et se contentent de mon absence. Pourtant certains êtres - leur nombre est infime- vibrent au fond d'eux-mêmes quand je veux me réunir à moi-même. Ils pensent tout d'abord que c'est eux que vise mon regard. La proximité les brûle. Toute affaire cessante, ils aspirent à flamber dans ma lumière. Mes représentations les indignent. Ils exècrent l'histoire. Quand je m'assemble pour me voir, leur mouvement au mien est synchrone. Mon désir est leur désir. Et quand le coup de foudre éclate dans le c'est moi, ils flambent d'un seul coup. Mais ils renaissent aussitôt pour me permettre de renouveler à volonté le bonheur de me percevoir. N'ayant pas laissé de cendre, c'est de l'amour dont je m'aime qu'ils renaissent.

Je laisse le grand nombre cultiver mon absence car c'est au sein de ce culte même que j'opère le choix de ceux qui, de leur vivant, passent au-delà du monde et de l'existence. Tout en m'éteignant aux yeux de ceux qui ne peuvent me voir, je m'éclaire moi-même grâce aux miroirs que je me suis divisés, je m'actualise dans ma jubilation toujours renouvelée, et je suis sans cesse comblé de ce que je découvre en moi. Ma reconnaissance est liée à la perception de ce corps. Par lui je me donne les moyens de me découvrir. Je me donne ce par quoi les sens perçoivent. Cependant, ils ne peuvent réellement officier pour moi que s'ils sont

tous libérés de l'emprise de la pensée. Ils ne peuvent être disponibles pour moi que si l'asservissement exercé par le mental a totalement pris fin. J'ai besoin de cette renonciation complète acceptée non par dépit, par impuissance ou par désespoir mais, tout bien pesé, par aveu d'incompétence, par constat de carence, par méprise sur la qualité de la personne, méprise reconnue et acceptée par la personne elle-même se remettant en cause, aboutissant à la conclusion que c'est par suite d'un malentendu qu'elle se croit une entité.

Sans ce suicide consenti de plein gré, je ne peux pas me dévoiler.

A ceux qui frémissent lorsque j'opère mon retour à la source, comme si de ne pas m'accompagner était le pire des malheurs, je dis : « *Vous n'avez pas à sortir de la foule pour rencontrer mon regard. Votre acquiescement me réjouit sur-le-champ au cœur de la nuit comme dans l'ardeur du soleil de midi. Vous n'avez pas à quitter votre boutique. Je vous demande de m'appartenir sans partage. C'est tout.* » Alors pour celui que j'ai choisi prend fin le malentendu. Le leurre de la pluralité visible cesse mais non la manifestation car je ne peux être objet de connaissance et d'amour que par le jeu de la manifestation. Bien qu'elle n'ajoute rien à ce que je suis, car elle n'est au fond qu'une chimère, je vivrais comme un manque sa disparition par embrasement général. Annihilée par la peur, elle ne m'offrirait plus la possibilité de me voiler et de me dévoiler, de me voiler à l'imaginaire, de me dévoiler à moi-même suivant un processus que seul peut comprendre celui qui est passé du stade de la personne au stade où son infortune a pris fin par le dévoilement de JE SUIS.

Le feu qui détruirait la manifestation m'empêcherait de me connaître et de m'aimer. La préserver me permet à loisir de m'occulter et de me révéler, de m'occulter grâce au mirage et de me révéler en choisissant ce par quoi je me perçois. Évitant la disgrâce de la dualité, je m'offre la joie de me contempler dans ma diversité et mon unité et j'instaure la Parole pour me célébrer. Je dis ce que je vis et je vis ce que je dis. Je ne peux vivre qu'en le disant et je ne peux dire qu'en le vivant. Je suis seul, rigoureusement, à lier dans une indissoluble unité parole et vie. Dès que la conscience émerge de l'Inconnaissance, parole et vie sont là présentes, offertes pour officier ensemble. Vivre et dire l'inédit, telle est leur commune fonction. Pour ce faire, je m'attarde à chaque sens, je m'y complais, le visitant de l'intérieur et l'invitant à se déverser dans l'en-dedans, à converger vers la source commune, là où je pense apprécier à volonté ce qui est perçu non encore différencié de moi-même.

J'appelle la vision, je la sollicite. Elle se tourne vers moi, attentive à s'ajuster, ouverte à ma dévotion. Elle devient le regard par lequel je vois ; grâce à elle, je me contemple avec ravissement.

La vision ne tarde pas à mettre en branle les autres perceptions, chacune rivalisant d'industrie dans cette mobilisation orchestrée. Cependant la vision n'est pas toujours la première appelée car j'ai pour m'émerveiller des ressources inattendues. Dans le silence, je capte l'or de ma voix. Sous les caresses, je hume les parfums et je goûte l'ivresse.

Pendant ce temps, le monde veut un créateur à son image. Alors je me cache dans l'image, je me cache dans la création, je me cache aux yeux de l'imaginaire. Je me cache si bien que les hommes ne réussissent jamais à trouver ma cachette. Ils me cherchent partout où ils ne peuvent me découvrir. Je m'occulte ainsi pour que l'homme ne puisse se prévaloir de me trouver et s'arroger des pouvoirs qui se retourneraient contre lui. Si je m'étais dissimulé dans le ciel ou sur la terre, ou au fond des mers, il m'aurait découvert ou il y parviendrait un jour et je serais entre ses mains prisonnier.

Alors tandis que l'homme explore la terre, la mer, le ciel, je me cache au plus profond de lui-même, là où l'imaginaire ne parvient pas car c'est le seul endroit où sa pensée ne peut concevoir de me trouver. Mais qui atteint cette profondeur où je réside ? Personne, pour la raison bien simple que la pensée constitue l'obstacle à la découverte. Pourtant grande est ma nostalgie d'être reconnu tant il est vrai que je ne puis me connaître que si je suis reconnu.

Il arrive cependant que le voile de l'imaginaire ne soit pas opaque au point d'empêcher toute radiation et que les défenses de la personne ne soient pas organisées au point d'être sans défaut. Ainsi quand je brûle certains êtres brûlent aussi. Infime est leur nombre mais sublime est la joie qu'ils m'offrent. C'est comme une enfance retrouvée mais pourtant jamais perdue. La lumière est à demeure et les images qui cherchent à faire irruption dans ce flamboiement sont calcinées comme les papillons sur la flamme. Avec les images disparaissent les mirages. Ce qui jadis occultait est devenu pour qui le sait le combustible de la lumière. Pour qui ne le sait pas, rien n'est changé. Le mirage se poursuit : la pensée s'appuie sur le temps pour fabriquer un monde peuplé de ses rêves. Je ne répudie pas le mirage. Je l'ai engendré pour qu'il enfante à son tour et se perpétue dans sa descendance. Il est tellement moi-même dans tous ses prolongements et dans toutes ses variations que si les hommes savaient voir, ils me trouveraient au cœur de toutes choses ; ils me découvriraient en fendant du bois, en soulevant la pierre. Seulement voilà, ils sont aveugles parce que je les veux ainsi. Ce faisant, tout en se gorgeant des biens de ma prodigalité, ils amassent du combustible en vue de faire à l'envers de ce que je fais à l'endroit : ils confient au temps leurs rêves d'immortalité ; ils travaillent à perpétuer l'imaginaire ; ce en quoi ils s'acquittent

d'une tâche que j'ai programmée depuis toujours, une tâche dont j'assume totalement la paternité. Oh ! Je le sais, j'en scandalise plus d'un en disant que je suis à la fois la victime et le bourreau. Comprenne qui peut. Mais personne ne comprend, pour la raison toute simple que la personne est un produit de la pensée et que la pensée est issue d'un mirage.

Le combustible que la nature produit, que les hommes amoncellent d'une façon inconsiderée, devient une menace pour l'espèce humaine et pour les autres espèces également. Mais seul l'homme est dangereux, parce qu'il a – je l'ai dit – placé dans le temps – et il ne peut faire autrement – ses rêves d'immortalité. De temps à autre, il lui prend l'envie de satisfaire son besoin de puissance en allumant des feux. Il veut éliminer ceux qui sont méchants au nom de la justice, de la vertu et même de la charité. Je souris doucement – et non sans bienveillance parfois – à ses velléités de pyromane. Pourquoi je souris ? Parce qu'il a l'art de faire à l'envers ce que je fais à l'endroit. Je souris également parce qu'il attribue de l'importance à ce qui pour moi n'en a aucune.

En revanche, je suis seul maître du jeu. Le pyromane est victime de son impulsion obsédante. Celui qui travaille à la fission de l'atome est dans le droit fil de l'incendiaire maniaque. Le feu se retourne contre celui qui cherche à l'allumer parce qu'il n'en a pas la maîtrise. Moi je n'ai pas à allumer le feu, ma nature étant ignée. Ma tâche consiste plutôt à dominer la combustion, ce que je fais du reste naturellement. Je pourrai écrire : ce qui se fait naturellement car je n'interviens pas directement puisque j'ai programmé ce que je préserve temporairement du feu. Ainsi je me réserve pour mon jeu de dilection, celui qui requiert ma spontanéité. Il est toujours question de feu et il ne saurait en être autrement puisque je suis le feu qui est à la source de la lumière. Je suis le feu qui jamais ne s'éteint. Néanmoins, au lieu de préserver, de conserver, de maintenir, – autant de fonctions que mon ordinateur accomplit parfaitement - , je cède ici à mon jeu favori qui est de brûler ce que j'aime et d'aimer ce qui s'offre spontanément et consciemment à mon feu dévorant dans une attirance où, en définitive, c'est moi et moi seul qui suis l'objet de l'attrait, ce qui me vaut la rencontre de moi-même avec moi-même se désintégrant dans l'acte de connaître.

C'est là que gît le mystère que je suis seul à explorer, à découvrir, à percevoir dans un jaillissement toujours renouvelé. Cette joie de la reconnaissance de moi-même par moi-même grâce à celui qui consent à mourir sans laisser de traces dès que mon désir est comblé, je la suscite à nouveau suivant le rythme qui m'est propre mais que le temps ne saurait mesurer. Je sais que la bonne volonté de mon officiant est sans limites bien que ses possibilités physiques soient limitées et conditionnées de toutes parts. Sans cette limitation acceptée et voulue, je ne pourrais avoir conscience que je règne sur le Tout. Sans ce révélateur toujours prompt à s'effacer, je ne saurais pas que je suis Lumière et je serais privé du

bonheur de le dire.

Un jour, qui est inscrit dans le grand film de la manifestation, mais que je ne connais pas, car c'est mon ordinateur qui emmagasine toutes les données, le révélateur, soumis aux lois de la naissance et de la mort, cesse d'officier. Cependant la célébration de moi-même par moi-même ne cesse pas pour autant. Bien qu'étant au-delà du temps, je continue à éprouver mes limites grâce au temps. C'est ainsi que je pressens, dispose et prépare de loin en loin des célébrants acquis dès leur plus jeune âge à ma dévotion, qui sont au monde sans y être. Éclairés, aiguillonnés du dedans, ils ne succombent pas à la tentation de l'image tout en subissant parfois l'attrait du kaléidoscope. Ils savent qu'ils ne peuvent me trouver qu'à l'intérieur d'eux-mêmes, ce qu'ignore la multitude. Je m'émerveille toujours de la connivence que je découvre entre deux mendieurs de mon amour. Qui dira, sauf moi, la joie qu'ils éprouvent de constater qu'ils brûlent du même feu, qu'ils parlent du même amour, qu'ils vivent le même et unique passion. Sans regret, ils sacrifient toutes les images à commencer par l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, à cet embrasement où ils ne sont pas autres que moi. Le nombre de ces êtres de lumière est infime mais leur rang est sublime et leur fonction est essentielle dans l'équilibre entre le royaume de la lumière et celui des ténèbres. Je me reconnais lumière grâce à ces êtres de lumière qui sont à l'orée des deux royaumes. Lorsqu'ils passent des ténèbres à la lumière je me reconnais en eux. S'attardent-ils dans le dédale des images dont l'opacité m'occulte, je frémis de nostalgie. Acquis à la lumière, ils n'en sont pas moins environnés de toute part par la colossale masse de la nuit. Curieusement les êtres des ténèbres perçoivent ce qui pourrait être appelé la lumière de substitution grâce aux images tandis que les êtres de lumière se découvrent lumière en passant de l'imaginaire au réel ou, si l'on veut, du monde psychique à celui de l'Esprit. Ces deux mondes ne sont antagonistes qu'aux yeux du psychique. Celui-ci a peur de la lumière et je le comprends car c'est son existence même qui est en jeu.

Si, tourné vers l'intérieur, il prenait conscience que sa nature réelle est non pas l'image qu'il a de lui-même mais le feu qui annihile son image et toutes les images si ce secret se manifestait à chacun, alors l'embrasement du cosmos serait subit et total. C'est parce que les hommes se laissent détourner par les images, c'est parce qu'ils contemplent autre chose que Moi que la Manifestation continue. Mais en même temps, c'est grâce à la Manifestation que je peux me percevoir dans ce que je suis essentiellement, c'est-à-dire connaissance et amour. Je le peux, non pas directement, car les ténèbres tournent résolument le dos à la lumière, je le peux par l'entremise de mes êtres de lumière qui ne se sont pas laissés prendre par la fascination de l'image. La tentation est très forte de matérialiser ma présence dans le sensible. Il faut vraiment vivre la détresse de l'inaccessible pour découvrir que je passe par les sens pour me révéler mais que ma présence n'est pas dans le sensible.

Mes êtres de lumière surmontent l'égarément, me permettant de me reconnaître en eux comme dans un miroir mais mon image que je découvre dans la transparence le temps d'un éclair est aussitôt foudroyée dans l'acte de connaissance. Personne que moi ne connaît cette vision et ne vit cette perspective de l'instant pas même ceux qui me sont le plus proches car dans cette épreuve alchimique l'or n'a plus de forme : et l'or c'est moi.

Les ténèbres ignorent ou repoussent la lumière, pourtant elles n'existent que grâce à la lumière. Elles se complaisent dans les images, les trouvant tantôt belles, tantôt laides, tantôt indifférentes. Elles ne sont pas à même d'apprécier que cette prodigalité inépuisable vient de moi et retourne à moi et le rôle qu'elle joue dans mon économie de la reconnaissance. Le dire, le redire est une joie toujours nouvelle, inhérente à cette perception de moi-même par moi-même. Dans mon antériorité éternelle, je ne suis pas conscient de moi bien qu'étant dans la perfection de ma plénitude. Désirant me connaître, je ne pouvais y parvenir que par et dans la différenciation. C'est ainsi que chaque atome d'être différencié au sein de mon Esprit est si près de moi qu'il est comme en extase d'amour pour moi : c'est un œil éclos de ma lumière, un œil complètement baigné de ma lumière et absorbé dans ma contemplation. Néanmoins ce début de différenciation je le vis comme un désir de me reprendre moi-même car je ne peux vouloir un témoin en dehors de moi-même. A mes êtres de lumière qui ont opéré le retour je me plais dire comment je me perçois et me révèle à moi-même ; je les stimule en leur communiquant mes secrets. Ceux dont la proximité avec moi est la plus grande savent qu'en réalité il n'y a pas de séparation et que si apparemment elle semble exister c'est pour que je prenne grâce à eux une distance avec moi-même pour me reconnaître. Dans le monde ordinaire de la manifestation, ce que je créais était en quelque sorte détaché de moi. Je ne le reniais pas loin de là ; je redoublais d'ingéniosité à produire des êtres de plus en plus perfectionnés. Néanmoins, plus ils étaient évolués plus je les sentais loin de moi. Ils étaient parfois si beaux, si gratifiants, que j'en éprouvais comme une jalousie. Je me disais de temps à autre : *« Cette rose est si parfaite qu'elle semble se suffire à elle-même ; cet aigle est si royal qu'il défie les hommes. »* Le temps d'un éclair, je réalisais que je que je créais se détachait de moi et j'éprouvais la nostalgie de mon unité tout en sachant pourtant qu'aucun être ne peut exister sans moi et que cette existence même n'affecte pas mon unicité. Chemin faisant, plus je me délectais en créant des êtres de plus en plus parfaits, plus je vivais la nostalgie de constater que ces êtres contemplaient autre chose que moi. Ici, pour être totalement en accord avec ce que je vis, je me dois de dire que le temps est un artifice du jeu de la manifestation : dix millions d'années sont comme une seconde. Le temps est un mirage que j'ai conçu pour le déroulement de la manifestation et tout ce qui s'appuie sur ce mirage est un autre mirage. Malgré son caractère illusoire, je suis loin de le renier, car ma suprême réussite est de soumettre à l'épreuve du temps

des êtres conscients de transcender le temps mais doués comme les créatures ordinaires d'un corps et d'un mental. La grande tentation de la presque totalité des créatures est de s'éloigner de moi et de se constituer en entités séparées. Je l'ai voulu ainsi pour augmenter la distance et détourner les regards de l'objet réel de la contemplation de moi-même par moi-même. Sans ce stratagème, rien jamais ne s'éloignerait de moi et je serais privé de témoin pour toujours. Mais ce témoin, plus il est parfait et plus il détourne son regard de moi, ce qui semble aller à l'encontre du désir que j'ai de me reconnaître et de la nostalgie qui s'ensuit puisque je suis en quête du seul témoin qui ne peut être que moi-même.

Il me fallait donc créer un être dont les moyens de perception offrent cette perception dont témoignent les créatures avisées mais absorbées par l'affirmation d'elles-mêmes et qui sont séparées de moi par le voile épais de leurs conditionnements, un être qui tout en étant, comme le grand nombre, enfant de l'univers, soit conscient de son identité pareille à la mienne, chez qui le voile est devenu miroir, un être désentravé du mental, devenu totalement transparent et où ce n'est plus la créature qui me regarde, mais où c'est moi qui me contemple dans et par son regard à elle. Ces êtres que je choisis avec amour sortent victorieux de l'épreuve du voile des conditionnements. Alors que chez ceux qui sont dans l'aveuglement le voile est la condition habituelle, la norme officielle, mes êtres de dilection, ceux par qui et en qui je me contemple, sont les points de mire de mon regard, les yeux par lesquels je me reconnais.

Tous les autres, même s'ils croient m'adorer, se laissent détourner par l'image qu'ils se sont faite de moi. Ils sont orientés vers le visible et s'y laissent prendre et pendant ce temps ils m'occultent. Loin de moi la pensée de le déplorer. Même si cette situation peut paraître révéler une lacune de la part du législateur, ainsi que ne se privent pas de le dire les enfants du monde, j'assume les ténèbres tout en étant la lumière. Je les assume sans restriction aucune. Elles constituent le voile que j'ai conçu, comme si je voulais détourner ma création de moi-même. En réalité je ramène constamment tout à moi grâce à mes êtres de lumière chez qui le voile est devenu lumière. Chez ceux-ci la transparence est telle que c'est moi que je vois dans leur regard. Je ne peux même pas dire qu'ils me voient car il n'y a plus personne pour me contempler. Je me perçois sans personne pour me percevoir bien que ceux qui ont triomphé de l'épreuve du voile soient les points de mire de ma contemplation. Je les guette comme un veilleur attend l'aurore. Chacun est ma théophanie ; voué à ma dévotion il devient ma vision, mon ouïe, mon parfum, ma saveur, mon toucher, mes élans de vie. Ses sens, sollicités par le dehors, je les tourne vers le dedans ; je les fais converger vers leur point d'émergence et les saisis à leur éclosion lorsqu'ils sont encore emmêlés, non pas dans un dérèglement recherché mais dans le souci de me découvrir avant toute dispersion. C'est ainsi que tous les sens sont impliqués dans l'acte de vision : je me perçois par tous les sens ; ils participent à la fête que je m'offre. Ainsi mes modes d'expression sont

divers alors que je suis l'Unique. Ma parole, bien qu'inconditionnée, rend compte de toutes les nuances du changement. Elle dit ce que je vis en me reconnaissant. Et comme je me découvre sous des aspects toujours nouveaux et que j'éprouve des sensations toujours inédites les mots qui surgissent épousent les mouvements les plus ténus de ma conscience émerveillée. Ainsi je me révèle dans la forme humaine. Mon officiant croit au début que je me révèle à lui dans sa forme. Mais quand il est au cœur de ma jubilation, il se rend compte en disparaissant que c'est à moi-même que je me révèle et qu'il n'est que l'occasion de ma théophanie. C'est alors qu'il assume la plénitude de sa fonction car l'image de moi-même que je vois dans sa transparence se dissout dans ma lumière. Grâce à mon fidèle dévot, ma théophanie devient la parole proférée dans l'incantation sonore ou la parole dessinée sous les traits de l'écriture. L'une et l'autre rendent compte d'une connaissance de première main où l'emploi du je est de rigueur.

Si l'incantation sonore est particulièrement gratifiante dans sa vibration de l'instant, il m'arrive de privilégier la forme écrite plus consistante et plus persistante. Mon officiant est avisé du danger de la mémoire qui veut retenir ce qui est essentiellement mouvement. Il sait qu'il ne peut sous peine d'altérer sa transparence s'attarder au visible. Une courbe se trace d'un seul mouvement. S'y reprendre par peur ou par complaisance fausserait le jeu de ma théophanie.

Je me découvre non seulement dans le son et dans le graphisme de la main. La poésie humaine, suprême aboutissement de ma création, me permet de me percevoir dans ma totalité. Je retrouve dans l'élégance de ses lignes mon harmonie originelle. Je me guette par les orifices des cinq sens en accompagnant chacun d'eux de sa source à sa périphérie et de sa périphérie à la source dans un mouvement où le repos n'est jamais absent. Je m'aime dans cette forme humaine où je prends conscience que l'amant, l'amour et l'aimé ne font qu'un. Un mouvement irrésistible qui me conduit à la reconnaissance : l'effusion d'amour est comblée par l'embrassement de moi-même par moi-même. A cet instant, inversé, le mouvement revient au repos. Mon officiant, attentif à ma venue, est consumé dans l'embrassement. Mais à chaque fois que je me contemple, je le ressuscite pour à nouveau l'absorber dans ma lumière.

Ainsi je me rends constamment à moi-même à l'insu de l'homme des ténèbres qui, quand il ne m'ignore pas, m'accapare. Mais que mon image l'indiffère ou le retienne, il joue sans le savoir le jeu de mon occultation. Curieusement celle-ci n'est jamais si aliénante que lorsque les hommes me cherchent dans l'histoire. Dans cette voie, plus ils me cherchent, plus ils croient me posséder mais en même temps plus ils s'éloignent de moi. Pourtant, c'est quand leur quête échoue, quand ils sont au comble du désespoir, quand leurs techniques et leurs savoirs s'avèrent radicalement impropres que je peux les inciter à mourir de leur vivant. Le malheur est que mes avances sont presque toujours interprétées comme une élection au

sens où je choisis quelqu'un. Alors ce quelqu'un se croit l'objet d'attentions particulières ; il se sent honoré de mes prévenances et ce que je fais pour lui devient un objet d'affirmation. Finalement mes faveurs alimentent ses prétentions, ce qui va radicalement à l'encontre de ma véritable élection. Celle-ci ne joue que dans la détresse de l'inaccessible, lorsque l'échec reconnu et définitif se vit dans le désespoir et l'abandon. Alors [ce] patient n'investit plus en rien : ce qu'il croyait être s'est décomposé : on n'arrose plus, on n'alimente plus : ce qui était perçu comme étant la vie est devenu un cadavre pur lequel tout investissement serait désormais insensé. On n'en veut plus, on n'en peut plus. C'est réellement la fin avant la fin de cette pseudo-entité. Et c'est à ce moment-là que le miracle a lieu. Il n'y a plus d'implication, plus d'interférence : il n'y a rigoureusement plus personne en lice. Cette chose qui était considérée comme étant la vie réelle s'est révélée être la mort. Les morts naissent avec la constitution de la personne ; ils croient vivre, en réalité ils sont morts. La personne a interverti le monde de la mort et le monde de la vie en choisissant le camp de la mort. Ce renversement auquel j'invite passe par ce constat terrible que personne ne veut faire : la personne est un cadavre ambulante.

La vie n'alimente pas le cadavre. Pourtant c'est dans l'espoir que je vais m'intéresser à lui que les gens me cultivent. Et tout est organisé dans ce sens. Le jeu de la manifestation est orienté vers une promotion des personnes, alors qu'il s'agit de perdre et de tout perdre pour gagner. Cependant, je reconnais la complexité du jeu. Du reste, s'il était trop facile, les gens intelligents le bouderaient dédaigneusement. Si, par exemple, le grand nombre trouvait la solution, je serais dévalué, disqualifié à leurs yeux. Ils n'auraient pas d'estime pour quelqu'un qui serait vulnérable au point d'être tributaire de leurs catégories mentales. Ils restent néanmoins persuadés que dans cette quête ce sont les plus avertis qui triomphent, les spécialistes. Alors ils vont voir des « sages » ; ils lisent leurs entretiens et se persuadent qu'en adoptant leur mode de vie, leurs techniques, ils vont aboutir à l'éveil. C'est pourquoi il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits. Qu'ils consultent d'authentiques éveillés, je suis bien placé pour m'en rendre compte. Je suis même le seul à connaître ceux qui constituent le miroir de ma reconnaissance. Autant dire que leur nombre est infime : le chiffre de un sur dix millions est même encore trop optimiste. Mais peu importe, j'ai toujours assez de points de mire dans l'univers pour me vivre dans mon infinie splendeur. Il n'y a personne dans le puits, parce qu'il ne vient à personne l'idée d'y introduire un mirage. Or la personne est un mirage. Qu'elle fasse partie de mon jeu, qu'elle s'y donne des rôles et des responsabilités, je le veux bien. Mais qu'elle se prenne pour une entité, alors rien ne peut aboutir. Ce qui aboutit c'est justement quand le mirage est reconnu comme mirage. Pourtant le jeu ne pourrait pas susciter d'intérêt si le mirage, en tant que tel, était repéré au départ, si l'engagement s'avérait aussitôt dans sa stupidité. La spontanéité et la transparence du tout petit deviendraient monstrueuses si elles s'accompagnaient de la clairvoyance de celui

qui revient de tout. Ce n'est donc pas celui qui d'entrée de jeu déclarerait forfait parce qu'il estimerait que les dés sont pipés qui pourrait avoir une chance de gagner. Car pour gagner il faut accepter le jeu et les règles du jeu, entrer dans le labyrinthe avec la volonté farouche d'en sortir sans attendre la mort.

Émile Gillibert
juin-juillet 1982
(à suivre)

*

Les ténèbres de Maya ou du devenir judéo-chrétien sont à l'œuvre et je ne saurais m'en désolidariser sans renier ce que je ne peux pas ne pas reconnaître comme étant mon œuvre, fût-elle du domaine du rêve. Étant la lumière, j'ai conçu les ténèbres, j'ai conçu les images, j'ai conçu le rêve, j'ai conçu l'espace-temps. Le fait de concevoir ne donne pas une réalité à ce qui est conçu. Le Verbe est susceptible d'acceptions diverses. Le réel n'ignore pas l'espace-temps puisqu'il a recours à ce subterfuge pour se reconnaître comme tel.

Émile Gillibert, lettre du 20 février 1992

*

COURRIER DES LECTEURS

En relisant "*Lumière de l'Absolu*"* (petit en taille mais inépuisable de sens), je me posais quelques questions.

Dans le chapitre "*De l'action désintéressée*", il est écrit :

"La meilleure façon d'épuiser son karma, c'est de vivre dans le monde et d'y remplir son devoir : telle est la leçon de Krishna. Rien ne sert de vouloir esquiver celui-ci par crainte des conséquences de l'action. Ce n'est pas ainsi que l'on trouve la Délivrance".

Tel est l'enseignement de Krishna à Arjuna, s'apprêtant à combattre les siens afin de reconquérir le royaume de ses parents.

Voici mes questions :

- Comment concilier "bonne action/action désintéressée" et karma lorsque celui-ci dicte "une mauvaise action" ?
- Comment sait-on quel est son devoir ?

Merci de tes lumières.

Bien à toi

É...

* Doorgesh Ramsewak, *Lumière de l'Absolu*, trad. Y. Moatty, Les Deux Océans, 2009

Chère É...

Ta question pose toute la problématique sur laquelle repose le Mahâbhârata et plus particulièrement la *Bhagavad-Gîtâ* : *Comment se comporter en ce monde ? Qu'est-ce que l'action juste ? Qu'est-ce que le devoir ?*

« *Vivre dans le monde sans être du monde* », tel est le mot d'ordre des gnostiques, de ceux qui savent que « *le royaume n'est pas de ce monde* », qu'il n'est pas l'ultime réalité et qu'en conséquence il ne peut être le but de l'action .

Pour les rishis de l'Inde, le monde est le fruit de Maya, l'illusion cosmique. Le Bouddha fait de même le constat de l'impermanence du monde, soumis à la loi du temps qui dévore tout. Les maîtres zen emploient l'expression de « *monde flottant* » puisqu'il n'est rien de stable ni de durable ici-bas.

Bien qu'il soit plongé dans les ténèbres du monde, le « *chercheur de vérité* » entend tôt ou tard une petite voix intérieure lui murmurer que ce monde n'est pas réel, que là n'est pas sa voie, que là n'est pas son monde.

C'est pourtant en ce monde bien tangible que nous vivons et en ce monde toute action entraîne nécessairement une réaction : c'est le sens du terme karma. Cette réaction est la résultante non seulement de l'acte lui-même, mais de l'intention avec laquelle il est commis. La pensée, le désir, le résultat espéré : tout cela a autant d'importance que l'acte lui-même : « *Chaque être agit selon sa nature propre* » (III, 33) ; « *Cependant les grands voyants voient l'action dans la non-action et la non-action dans l'action. Ce n'est pas de l'action qu'il faut se défier ; mais il faut être conscient de sa nature, savoir dans quel esprit et de quelle façon elle est accomplie.* » (*Bhagavad-Gîtâ* IV, 18)

Une « bonne action » peut donc avoir des conséquences négatives, voire catastrophiques si elle est accomplie sans discernement ou dans un but égoïste. Ne dit-on pas que « *l'enfer est pavé de bonnes intentions* » ? Donner l'aumône à un mendiant peut être gratifiant pour soi, mais si ce dernier en profite pour se saouler, qui est responsable ?

« *Si vous jeûnez,
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez,
vous serez condamnés,
et si vous donnez l'aumône,
vous ferez du mal à vos esprits...* »

(log. 14)

« *Charité bien ordonnée commence par soi-même* » en ce sens qu'il faut être clair avec soi-même avant de vouloir faire du bien autour de soi, avant de croire pouvoir faire de bonnes actions. Nisargadatta ne disait-il pas que « *celui qui sait ce qui est bien pour autrui est un homme dangereux* »

S'il n'est pas possible d'éviter l'action, du moins celle-ci doit être accomplie sans recherche d'un intérêt personnel, « *sans but ni esprit de profit personnel* » disent les maîtres zen et c'est pourquoi, ajoutent-ils, « *La voie c'est ta vie quotidienne* ». Tel est également le sens de l'action désintéressée dans l'enseignement de Krishna. L'acte doit être « *nirahankara* », sans référence à soi-même, sans égoïsme. De même que Krishna, en tant qu'incarnation divine, n'agit que pour restaurer le dharma, de même l'homme ne doit avoir dans l'action d'autre guide que Cela qui est (Dieu).

La Bhagavad-Gîtâ (« *Le Chant du Seigneur* ») constitue l'un des épisodes centraux du Mahâbhârata mais est aussi un manuel initiatique à l'intention des Kshatriya, des nobles. Le Mahâbhârata enseigne l'art de la guerre mais aussi de la diplomatie et donc de l'usage de la non violence (« *ahimsa* »). Gandhi avait donc quelques bonnes raisons d'en faire son livre de chevet.

L'histoire débute sur le champ de bataille de *Kurukhetra*, juste avant le combat décisif. Malgré toute sa bravoure, Arjuna hésite. Doit-il donc prendre les armes contre des parents, des amis et des proches, même pour sauver le royaume dont les Pandavas ont été injustement dépossédés ? C'est alors qu'il se tourne vers son meilleur ami, le conducteur de son char – *Krishna*, *symbole du Soi intérieur* – pour Lui demander conseil. Nul moyen de refuser le combat, nul moyen de fuir le champ de bataille. Arjuna a beau hésiter, « *tu dois combattre* » lui dit Krishna : « *Agis parce que tu dois agir, sans désirer les fruits de l'action...* » (*Bhagavad-Gîtâ* V,6).

Le karma est l'action, et si tel est ton dharma tu ne peux fuir l'action. Le dharma est le devoir au sens large, c'est-à-dire aussi bien l'équilibre, la justice, la vérité, l'ordre cosmique lui-même. Seul le dharma est susceptible de guider l'homme de l'éclairer sur le caractère juste ou injuste de l'action.

Arjuna est un noble, un guerrier et le dharma du guerrier est de combattre. Paradoxalement cet enseignement n'est pas contradictoire avec celui de l'ahimsa, la non violence. Il faut pour cela avoir en tête toute l'épopée du Mahâbhârata pour le saisir. Les Pandavas ont été injustement dépossédés de leur royaume et de leurs biens par les Kauravas. Ils ont subi nombre d'épreuves, accepté toutes sortes d'humiliations mais sont -au moment où se situe l'épisode de la *Bhagavad-Gîtâ*- en droit de récupérer leur royaume, y compris sur la base des accords passés autrefois avec les Kauravas. Mais avant d'en arriver là, ils auront tenté toutes les voies de solutions pacifiques, usé de la voie diplomatique et tenté toutes les

négociations possibles, proposé tous les compromis. En vain. Face à l'obstination des Kauravas, le conflit devient inévitable. Lorsque toutes les voies offertes par la diplomatie et la non violence auront été épuisés, alors non seulement le combat devient légitime mais le dharma interdit de l'esquiver.

L'action juste n'est pas forcément la bonne action au sens courant et moral du terme. Elle est celle que guide le dharma. Parler de bonne ou de mauvaise action, c'est se placer au niveau de la dualité, en l'espèce celle du bien et du mal. Or le gnani, l'initié ou plus simplement le chercheur de vérité se situe « par delà le bien et le mal ». Prendre les armes peut être considéré comme une mauvaise action au sens moral du terme, surtout s'il s'agit de combattre des parents ou des amis. Mais dans le cas d'Arjuna, il ne peut refuser le combat. Son dharma le lui commande.

Autre épisode célèbre du Mahâbhârata. Yudhistira, l'aîné des Pandavas, le roi parfait, est l'incarnation sur terre du dharma (*Dharmaraja*). Il est même prêt un temps de renoncer au trône pour éviter la guerre mais le dharma le lui interdit. Il est donc réputé pour toujours dire la vérité. Or à un moment donné, il est contraint, à la requête de Krishna, de proférer un demi-mensonge, seul moyen de gagner la bataille et donc de sauver le dharma : « *Le mensonge ici vaut mieux que la vérité. Quand on dit un mensonge pour le bien d'un être vivant, on n'est pas effleuré par le mensonge* » (*Mahâbhârata* VII, 190).

Comment savoir quel est son dharma ? Pour un noble c'est de combattre, pour un juge de juger, pour un père ou une mère de famille d'élever et d'éduquer ses enfants et ainsi de suite... Toujours sans but, ni esprit de profit personnel, sans s'attacher aux résultats de l'action qui ne dépendent pas de nous.

Et c'est toujours le cœur qui te guide et t'éclaire...

Yves

*

BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE LAHORE ENTRE LE PRINCE IMPÉRIAL DÂRÂ SHIKÛH ET L'ASCETE HINDOU BABA LA'L DAS

*

Q. : Quelle doit être en toute chose l'attitude du fakir ?

R. : Pas de réponse.

Q. : Le prince réitère la question.

R. : Même mutisme, provenant de ce que le questionneur était considéré comme initié au secret de l'expression du regard.

Q. : Les regards m'ont répondu ; mais qu'ont-ils dit ?

R. : Silence (il n'y a pas de réponse).

Commentaire :

Les mots ne sont qu'une tentative grossière pour désigner l'Inexprimable. En voulant nommer l'Absolu, nous le prenons pour l'objet de notre quête alors qu'il est Sujet pur. Le transformant en objet, nous le ramenons, sans même nous en rendre compte, au niveau des réalités empiriques. Le mental ne peut saisir ce qui ne relève pas du mental. La Vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. L'Absolu ne peut, au-delà des mots, au-delà de la pensée, être suggéré que par le silence : « *La réalité absolue est le silence des sages. Dès lors comment pourrait-on en discourir avec eux ?* » (Candrakîrti).

Parallèles :

Par trois fois, Bâskali interrogea Bâhva : « Quelle est la nature du Brahman ? »

Par trois fois Bâhva garda le silence.

Finalement il dit : « Je t'ai répondu, mais tu n'as pas compris : Âtman est silence.»

Shankara, *Brahmasûtrabhâsya*

Vacchagotta demanda au Bouddha : « Vénérable Gautama, y a-t-il un Âtman ? »

Le Bouddha garda le silence.

« Vénérable Gautama, n'y a-t-il pas d'Âtman ? »

Le Bouddha garda le silence.

Alors Vacchagotta se leva et s'en alla.

Samyutta Nikâya

Il n'y a plus rien à dire, car j'ai dit

Tout ce qui pouvait l'être !

Il ne reste que l'Un, tout autre a disparu

Et la vague est retournée à l'Océan !

Kabîr

Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.

Th 13

Lorsqu'on réalise Brahman, plus rien ne peut être dit.

Mata Amritanadamayi

- Qui connaît le silence ?

- Le silence se connaît. C'est le silence du mental silencieux, des passions et des désirs silencieux.

Nisargadatta, *Je suis*, p. 82

La compréhension est instantanée, elle ne passe jamais par l'analyse, c'est l'attitude intérieure de ne pas vouloir, de ne pas saisir, d'être ouvert simplement qui vous permet d'être en communion, en unité avec ce qui était derrière les mots, entre les mots : le silence.

Jean Klein, Être 1986 N° 2

Q. : Comment définit-on Dhyâna et Samâdhi ?

R. : Dhyâna c'est prendre (l'union divine) et Samâdhi c'est lâcher....

Commentaire :

Dhyâna et *Samâdhi* forment un couple d'antithèses célèbre. *Dhyâna* (qui a donné *T'chan* en chinois et *Zen* en japonais) signifie : absorption, méditation profonde mais avec ici la notion que la pensée a encore conscience d'elle-même. Dans les Yoga Sûtras, *Dhyâna* est défini comme « *un flot continu de cognition sur un point* » (III, 2). On peut comparer cette forme de concentration à celle que connaît l'artiste, le scientifique, l'archer ou l'amoureux. Toutes ces formes de concentration sont fécondes et sont même à la source des grandes découvertes (du Eurêka d'Archimède à la pomme de Newton), mais elles ne débouchent pas pour autant sur un éveil spirituel. Par une profonde fixation de l'attention sur un objet, *Dhyâna* permet de pacifier le tourbillon des pensées qui envahissent le mental afin de « *prendre l'union divine* » et de s'unifier en l'Un. *Dhyâna* peut dès lors déboucher sur le *Samâdhi*, forme de concentration parfaite où le yogi oublie son moi, s'identifie avec l'objet de sa méditation et que s'abolit même la dualité sujet-objet : « *Quand seul l'objet médité resplendit dans la conscience, qui semble vidée de sa forme propre, c'est le samâdhi* » (Yoga Sûtras III, 3). *Samâdhi* désigne l'enstase, la réintégration en soi-même, le total lâcher-prise, sans retour en arrière. Ainsi selon Ramana Maharshi : « *Dhyâna est atteint par un effort mental dirigé, tandis qu'il n'y a pas d'effort de cette sorte pour l'obtention du samâdhi* » (D. Godman, *Sois ce que tu es*, Maisonneuve, 1988, p. 151).

Le plus haut état du *samâdhi* est appelé *Sahaj*. *Sahaj Samâdhi* désigne l'état naturel et originel de l'Être, l'état ultime et au-delà de tous les états où l'homme unifié en l'Un, tout en jouant son rôle dans le social, reste toujours immuable même au sein de la plus grande agitation. Dans le bouddhisme, *Sahaj* signifie vivre spontanément l'apparition du multiple au cœur de la vacuité.

Parallèles :

Je transcende tous les âges, l'enfance et la vieillesse,
Et je suis hors d'atteinte des folies de la jeunesse.
Sous les ordres d'aucun, ni lié à personne,
En l'état de *Sahaj*, ma joie est toujours neuve !

Kabîr

Là où il n'y a ni conscience du Vide,
Ni quiétude du Samâdhi,
Au-delà des mots, ami,
Est cet état unique de Sahaj.
Kabîr

*

Q. : On a dit quelquefois que dans l'union divine on atteint l'essence (dhât). Comment peut-on dire de cette union qu'elle procure l'essence divine ?

R. : Lorsqu'on fait rougir le fer dans le feu, et qu'il a pris la couleur du feu, le fer se comporte comme le feu.

Commentaire :

Dans le soufisme, l'union divine (ou plutôt la fusion) est désignée par le terme « *fanâ* » qui signifie extinction, à la fois mort à l'irréel et renaissance dans l'Absolu. Ce *fanâ* se produit lorsque l'essence de la créature (*dhât-i 'abd*) s'évanouit dans l'Essence de Dieu (*Dhât-i Haqq*), comme la goutte d'eau se perd dans l'océan. L'Essence de Dieu n'est pas déterminée. Rien ne peut lui être comparé. Seul ce qui est déterminé et limité peut avoir un rapport d'analogie avec l'être humain limité et déterminé, mais dans le même instant que s'éteint son essence, le gnostique renaît en l'Essence divine qui est l'Unique Réalité : « *L'analogie en sa figuration L'altère si tu n'en vois l'équivalent réel tel un frère de transcendance et de vérité* » (Adb el-Kader, *Poèmes métaphysiques X*, 13)

De même que le terme Nirvâna en Inde, l'extinction est celle du feu des pensées, de la flamme de l'ego dans le feu divin qui détruit l'ignorance, la lumière éternelle qui dissipe toute obscurité. Dans la chambre nuptiale, la flamme de l'amour abolit toute distinction entre l'amant et l'aimé. De la même façon, dans l'union divine disparaît le sentiment de séparation entre le chercheur et Dieu, ce qui implique la disparition du sens de l'ego, des désirs et des passions qui entraînent l'homme dans le samsâra, le cycle du devenir. L'extinction est celle de la haine et de l'égarement, du désir et des passions, des constructions mentales et des conceptions imaginaires : « *...lorsque 's'éteint ce qui n'a pas été' – et qui est par nature périssant – 'et reste ce qui n'a jamais cessé d'être' – ce qui est par nature permanent – alors se lève le Soleil de la preuve décisive pour la vision par soi* » (Ibn Arabî, *Livre de l'extinction...*, Ed de l'Œuvre, p. 28).

La flamme est chaleur, la flamme est amour, la flamme est lumière de Gnose. La flamme dissipe les ténèbres. Qui est près de la flamme est embrasé d'amour. Qui est près de la lumière est illuminé. Toute trace d'ombre disparue, il est lumière de gnose. Consumé par la flamme, il est lui-même de la même nature que la flamme. : « *Quand l'Atman, le soleil de la connaissance, se lève dans le ciel du Cœur, il chasse les ténèbres, il pénètre tout, enveloppe tout et illumine tout* » (Shankarâchârya, *Atmâ Bodha* 67). Tout vient de la lumière et tout retourne à la lumière : « *D'une unique lumière est né le monde entier* » (Kabîr). Tout est lumière. Issue de l'Absolu, la conscience s'identifie à la forme. Une simple metanoïa et elle retourne au sans forme initial, à l'Un. La réalisation est intérieure ou elle n'est pas : « *A la manière d'une tortue qui rétracte tous ses membres à l'intérieur, alors la lumière de son Soi s'éclaire sans tarder dans son soi même* » (*Mahâbhârata* XII, 20-21).

Dârâ distingue trois sortes de lumière : les lumières de Majesté divine (couleur de soleil, rubis ou feu) ; les lumières de Beauté (couleur de lune, de perle ou d'eau) et enfin la lumière de l'Essence divine que seul peut percevoir le soufi. Totalemment uni en Dieu, il ne voit pas avec ses yeux, n'entend pas avec ses oreilles, ne sent pas avec son odorat, ne touche pas avec son toucher. Dârâ identifie la lumière d'Allah avec les termes sanscrits *jyoti svarûpa* (qui a pour nature propre la lumière) et *svaprakâsa* (qui est lumière de soi). L'union est retour à l'Essence divine primordiale, celle d'avant l'occultation : « *Sache et sois averti que le monde avant sa manifestation s'occultait dans l'essence ; mais, à présent, c'est l'Essence qui s'occulte dans le monde* » (*Majma' Al-Bahrayn* II).

Parallèles :

Le jiva libre de toute impureté, brûlant du feu de la Gnose, ...
brille de lui-même comme l'or.

Shankarâchârya, *Atmâ Bodha* 66

Depuis longtemps errant, cherchant l'essence universelle,

Si tu es las, pourquoi te tourmenter encore ?

Fais jaillir cette étincelle divine :

De toute éternité, elle brille cachée en toi !

Kabîr

Allah est la lumière des cieus et de la Terre...

Lumière sur lumière !...

Dieu connaît toute chose.

Coran, XXIV, 35

Nous sommes venus de la lumière,
là où la lumière est née
d'elle-même.

Th. 50

Il y a de la lumière
au dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier.

Th. 24

Celui qui est près de moi est près de la flamme,
et celui qui est loin de moi est loin du Royaume.

Th 82

*

COMMENTAIRES SUR L'ÉVANGILE DE THOMAS

DÉCOUVERTE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Vers 1945, dans la région de Nag Hammadi, en Haute-Égypte, des paysans découvrent par hasard une bibliothèque enfouie dans une jarre de plus d'un mètre de haut comprenant quelques cinquante-trois parchemins rédigés en copte sahidique, écrits gnostiques pour la plupart, dont le prestigieux *Évangile selon Thomas*...

L'Évangile selon Thomas est composé de 114 logia (pluriel de logion, signifiant « paroles ») ou dits de Jésus, qui révèlent que le Royaume est déjà présent en chacun de nous contrairement aux évangiles canoniques qui prônent une psychose de fin du monde dans un contexte eschatologique. Car la gnose, libre de toute religion, ne connaît aucun ailleurs spatio-temporel.

« Entre le moment où Jésus a vécu et celui où ses paroles ont été définitivement fixées dans les évangiles canoniques, il y eut de multiples et profonds remaniements dans le texte », lit-on dans l'introduction de l'Évangile selon Thomas traduit et commenté par Émile Gillibert, Pierre Bourgeois et Yves Haas, dont la traduction que nous citons fait maintenant autorité en raison de son sérieux et de son authenticité. « Pendant ce temps, nos modestes gnostiques méditaient sur les PAROLES que, depuis Thomas, leurs scribes recopiaient fidèlement sur du papyrus neuf dès que l'ancien commençait à s'user. Jusqu'au jour où, menacés de destruction à cause de leur non-soumission aux prosélytes judéo-chrétiens, ils prirent la décision de sauver, sinon leur existence, du moins leur bibliothèque, dont évidemment l'Évangile selon Thomas -qui en était le document essentiel- dans sa dernière et fidèle copie. Et c'est ainsi que le Trésor fut confié à la Terre, pour quelque quinze siècles...»

Inutile de dire que cette découverte souleva bien des polémiques d'autant que la moitié au moins des 114 logia ne se retrouve pas dans les évangiles du Nouveau Testament et que ceux qui y figurent ne sont jamais tout à fait semblables. Très différent des Évangiles canoniques, ce magnifique texte qui fait de Jésus un gnostique nous invite à une découverte par soi-même de soi-même, le Vivant, qui est notre réalité. Un abîme sépare donc les chrétiens et les gnostiques. Dans la tradition chrétienne, les écrits gnostiques furent interdits et détruits. Et les textes retrouvés dans cette amphore figuraient sur la liste d'un décret de l'évêque Athanase d'Alexandrie qui ordonnait leur destruction.

Aujourd'hui, la découverte des parchemins de Nag-Hammadi permet de redonner la parole aux gnostiques victimes de persécutions dont les écrits insistent sur la primauté de l'expérience immédiate individuelle.

DIDYME JUDAS THOMAS

Il est dit dans le Prologue de L'Évangile selon Thomas : « *Voici les paroles cachées / que Jésus le vivant a dites / et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas.* » Dans ses commentaires, Émile Gillibert écrit à propos de Didyme Judas Thomas : « *Le disciple habituellement appelé Thomas est ici appelé Didyme Judas Thomas, nom qui n'est pas inconnu de l'Évangile johannique. Didyme (Didumos en grec) veut dire « jumeau ». Ce terme fait sans doute allusion à la qualité et au privilège du confident et du révélateur du message de Jésus : jumeau, Thomas est en quelque sorte l'alter ego de Jésus.* » Reste le nom Judas. Émile Gillibert a beaucoup parlé de ce personnage au sujet duquel il a consacré un livre : *Judas, traître ou initié.*

L'ASSOCIATION METANOÏA

Émile Gillibert s'est particulièrement passionné pour l'*Évangile selon Thomas*. Il disait qu'en Inde, au Japon, en Chine, il existait une pléthore de textes non dualistes, mais qu'il y avait un manque en Occident. La découverte de l'*Évangile selon Thomas* fournissait la preuve que Jésus avait prononcé des paroles non dualistes témoignant du même éveil que les grands sages d'Orient. La source se trouvait donc aussi dans notre propre tradition occidentale, mais elle avait été occultée par des siècles de théologie. C'est pourquoi il s'est beaucoup intéressé à la traduction exacte de ce texte à la lumière de la gnose universelle, c'est-à-dire de la non-dualité, tant et si bien qu'il a fondé l'Association Metanoïa dont le but est d'approfondir et de faire connaître L'*Évangile de Thomas*.

KARL RENZ

Quelques décennies plus tard, alors qu'Émile Gillibert avait disparu, l'Association Métanoïa eut la bonne inspiration d'inviter Karl Renz à quatre reprises, en 2003, 2005, 2008 et 2010. Lors de ces entretiens informels et spontanés, les participants eurent l'occasion de présenter à Karl une grande partie des logia de Thomas en vue de susciter ses commentaires. Le livre qui suit rapporte l'essentiel de ces commentaires témoignant de la réactivité de Karl à son interlocuteur tout en égrenant, au fil de la conversation et de manière instantanée, la parole vivante qu'il incarne.

Bien que les commentaires de Karl s'appuient directement sur chaque logion, ils répondent également aux questions des participants qui viennent s'y greffer, et ce *free flow* qui découle de chaque logion, telle une toile d'araignée qui se tisse et se resserre, s'empare de celui qui s'expose pour lui bloquer toute issue. Un écho non duel et non conventionnel de la gnose véritable.

« *Il nous faut, comme nous y invite Jésus, nous dépouiller de tout vêtement personnel. La nécessité de cet abandon est soulignée d'un bout à l'autre des 114 logia* », souligne Émile Gillibert, rejoignant ainsi Karl : « *Cela, c'est la nudité absolue. Et cela, c'est Jésus.* »

LOGION 57

« *Jésus a dit :*
Le royaume du Père est comparable à un homme
qui avait une bonne semence.
Son ennemi vint la nuit,
il sema de l'ivraie parmi la bonne semence.
L'homme ne les laissa pas arracher l'ivraie,
de peur, leur dit-il, que vous n'alliez en disant :
nous arracherons l'ivraie,
et que vous n'arrachiez le blé avec elle.
En effet, au jour de la moisson,
l'ivraie apparaîtra ;
on l'arrachera et on la brûlera. »

Anasuya

Références :

Karl Renz, *Commentaires sur l'Évangile de Thomas*, Éditions ACCARIAS, L'ORIGINEL, 2015

CHARLES RITTMAYER
PLEINE LUMIÈRE SUR L'ÉVANGILE DE THOMAS
PUBLIBOOK 2015

Né le 4 mai 1918 à Saint-Loup, en Suisse, dans le canton de Vaud, - où son père est médecin - Charles Rittmeyer suit une scolarité classique, puis un gymnase section littéraire-grec avant de s'inscrire en faculté des sciences. Diplômé ingénieur-géomètre de l'École Polytechnique de Lausanne en 1939, il entame des études d'ingénierie rurale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'inscrit en Faculté de Théologie à Genève.

Il se rend vite compte que le message de Jésus se trouve en contradiction flagrante avec les conceptions dogmatiques de ses professeurs. Adoptant une méthode scientifique, il écarte les a priori doctrinaux ainsi que tout ce qui n'est pas issu de la bouche même de Jésus, y compris les considérations des apôtres et autres évangélistes. Il découvre alors un évangile inconnu, axé sur la connaissance et non sur le salut paulinien acquis grâce au sang versé pour nos péchés. A la place d'un Jésus mort et ressuscité il découvre un Maître à l'enseignement d'une cohérence à toute épreuve, d'une rigueur absolue, d'une précision mathématique, à l'opposé de l'image qu'en donne le mensonge chrétien, vieux de vingt siècles !

Charles Rittmeyer restituera ses recherches dans sa thèse : "*La vocation spirituelle de l'homme, d'après le physicien et biologiste français Lecomte du Noüy, et l'enseignement de Jésus*", puis plus tard dans un mémoire où l'on sent l'influence de Teilhard de Chardin : "*La Pensée évolutionniste de Jésus*" ainsi que dans un ouvrage intitulé : « *Exploration de la Pensée de Jésus* », où il écrit : « *En le laissant parler tel qu'il se présente aux auditeurs de son temps, je me suis trouvé en présence d'un Jésus très différent de celui que la tradition chrétienne m'avait offert : un Jésus plus proche et néanmoins beaucoup plus grand que l'image qui m'en avait été donnée* ». Il remplace le terme de foi par celui d' "*ouverture-réceptivité*". Il estime inutile de se référer à la Croix rédemptrice dont Jésus ne parle pas ! Il relève notamment que le « *Repentez-vous* » des canoniques est mal traduit car l'impératif du grec « *métanoïété* » signifie littéralement « *Changez votre manière de penser !* » (« *Changez de mentalité !* »).

Son évolution provoque l'incompréhension de sa famille ce qui lui vaut un temps d'être interné en hôpital psychiatrique. Il en tirera la leçon que pour survivre en ce monde il faut ruser et feindre l'adhésion aux valeurs de la société : « *Je fus assez rapidement considéré comme normal : un vrai miracle, proclamèrent les médecins traitants, étant donné le degré de ma prétendue schizophrénie* », écrira-t-il plus tard

dans son journal.

Il poursuit néanmoins sa formation de pasteur. En 1948, un poste est à pourvoir dans sa ville natale : Charles Rittmeyer postule et est acclamé par ses paroissiens qu'il ne tarde pas à "enseigner" à l'exemple de Jésus. Au motif qu'il "*n'enseigne pas la foi commune*", le Synode vaudois le destitue dix ans plus tard à la fois de son poste et de sa fonction, avec l'assentiment du Conseil d'État du Canton de Vaud. Le Tribunal Fédéral cassera cette décision en 1959. Charles Rittmeyer conserve sa qualité de pasteur mais non son poste.

Malgré une pétition signée par ses paroissiens, le Synode lui retire malgré tout sa paroisse. Charles Rittmeyer quitte Sainte-Croix pour s'établir à La Tour-de-Peilz. Il poursuivra ses travaux grâce au soutien de nombreux intellectuels romands, qui créeront le FAR (*Fonds pour les Activités du pasteur Ch. Rittmeyer*) pour financer ses conférences et publier ses écrits. Il vivra désormais, lui et sa famille, de ses recherches et écrits adressés à de nombreux souscripteurs qui lui assureront un modeste revenu. Durant plus de vingt ans, Charles Rittmeyer présente ses cycles de conférences un peu partout en Suisse ainsi qu'à Bruxelles et à Paris.

Rejetant une tradition responsable de l'occultation du message originel de Jésus, Charles Rittmeyer se met à dos la chrétienté bien pensante. Un pasteur intégriste n'hésite pas à écrire dans un journal local : « *Il rejette l'Ancien Testament, les Épîtres, l'Apocalypse et dans les Évangiles tout ce qui n'est pas parole authentique de Jésus... Il affirme que les apôtres ont faussé la Vérité, que le terme 'Fils de l'homme' s'applique à l'esprit humain et non au Messie comme le prétend la Tradition... Pour lui les miracles n'ont jamais existé, et Jésus, bien entendu, n'est pas ressuscité... C'est un homme dangereux... On ne brûle plus aujourd'hui les hérétiques... C'est heureux pour lui. Mais quel dommage pour nous.* »

L'une de ses joies les plus intenses est la publication en 1959 de la traduction par H.-Ch. Puech de *L'ÉVANGILE SELON THOMAS*. Il y trouve non une vie mythique de Jésus mais des paroles dans le droit fil de l'enseignement évangélique reconstitué par lui quelques années auparavant. Il y voit la confirmation de la faiblesse des travaux des théologiens qui se réclament de Jésus sans l'écouter : "*Il n'y a rien de caché qui ne sera découvert*" (Th. 5).

Consacrée à quête de la vérité, la vie de Charles Rittmeyer demeure un exemple de probité et d'enthousiasme : "*Je vous choisirai un sur mille et deux sur dix mille*" (Th. 23). Charles Rittmeyer est mort le 11 octobre 2002 dans sa 85^{ème} année. Le faire-part de son décès porte cette paraphrase de saint Paul : « *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai perdu la foi...* »

Charles Rittmeyer laisse de nombreux ouvrages :

La vocation spirituelle de l'Homme et l'enseignement de Jésus (1948)

La pensée évolutionniste de Jésus (1953)
Exploration de la pensée de Jésus (1958)
Jésus, cet incompris (1960)
Points de vue de Jésus et conceptions maçonniques (1961)
L'amour évangélique (1964)
Pleine lumière sur l'Évangile de Thomas (2015)

*

A signaler également de Robert NICOLE,
Jésus, ce maître de sagesse méconnu.
La vie et l'oeuvre de Charles Rittmeyer,
Ingénieur géomètre et licencié en théologie,
Éditions à la carte, septembre 2007

*

NISARGADATTA MAHARAJ L'ULTIME GUÉRISON

traduit de l'anglais par Jean Bouchart d'Orval

Editions ALMORA, 2015

Considéré comme l'un des plus grands maîtres spirituels du XX^{ème} siècle, Nisargadatta n'a donné que peu de renseignements sur son existence terrestre puisque de son point de vue, celui du gnani, il n'y a ni naissance, ni mort et que dès l'origine aucune chose n'est.

On sait qu'il est né le 17 avril 1897 à Bombay de parents modestes et profondément religieux qui l'appellent Maruti, l'un des noms d'Hanuman. Il passe son enfance dans la ferme familiale, au sud de l'état du Maharajtra. A 23 ans, il regagne Bombay et fonde un commerce prospère de *bidis* (cigarettes). Il se marie en 1924 et aura 4 enfants.

En 1933, il rencontre celui qui deviendra son guru, Siddharamesvar Maharaj (1888-1936), de l'ordre des Navnath Sampradaya, lignée traditionnelle se rattachant au mythique Dattatreya, avatar de Brahma, Vishnou et Shiva. Initié à cette tradition, il prend le nom de Nisargadatta ("*Don de la spontanéité*"). Se concentrant avec intensité sur le "*Je suis*", le mantra donné par son maître, trois ans lui suffisent pour connaître l'éveil.

En 1937, il décide de tout abandonner pour vivre en ascète dans les Himalayas. L'un de ses condisciples le persuade de renoncer à ce type de renoncement, contraire à la tradition des Navnaths pour lesquels le vrai renoncement est intérieur et est compatible à une vie dans le monde en tant que maître de maison ("*grihastha*"). En 1938, sur le chemin du retour, il accède à l'éveil définitif.

Il ne conserve à Bombay qu'une seule échoppe pour subvenir aux besoins de sa famille et fait construire une petite pièce destinée aux bhajans ainsi qu'aux entretiens avec ceux qui de plus en plus nombreux viennent à sa rencontre, surtout à partir de la publication de "*Je suis*" par Maurice Frydman. Il ne cessera de répéter à ses visiteurs : "*Vous êtes l'Absolu, le non-né, l'éternel*".

Maharaj quitte son corps le 8 septembre 1981.

La présente édition reprend des entretiens de cette dernière période de son existence terrestre de 1979 à 1980.

*

Cette connaissance qui a fait l'expérience d'elle-même en tant que Krishna, Bouddha ou Christ, s'est retirée et est devenue une avec le Tout. Alors, si vous insultez le Christ, si vous insultez Mohammed, si vous insultez quiconque, personne ne vient vous demander : “*Pourquoi m'insultes-tu ?*” parce que cette connaissance, cette expérience s'est fondue dans la totalité. De même, vous pouvez être un personnage très important, peut-être le dictateur planétaire, mais lorsque vous vous endormez, vous oubliez tout ce que vous êtes : votre nom, votre corps, votre âge, votre sexe, votre nationalité, tout. Ce sentiment d'identité séparée est très limitée et n'est pas la vérité ; en fait, il est totalement fallacieux. S'il en est ainsi du Christ, qu'en est-il de vous ?

(p. 19)

Est-ce que quelqu'un saura comprendre ce genre de discours, ce vers quoi je fais route ? Le problème, après un tel entretien, est de savoir si les gens obtiendront mon adresse pour venir me chercher. Non, les gens d'ici ne feront pas cela ; ce n'est pas leur genre. Mais les étrangers pourraient essayer de s'en prendre à moi, parce que je critique le Christ. J'ai montré que je connaissais la véritable position du Christ, car il parle de la même chose.

Ce qu'on a fait au Christ, on pourrait me le faire aussi parce que le Christ s'est mis à révéler les faits, la vérité. Les gens se sont mis en colère et l'ont crucifié ; ils ont osé répandre son sang.

(p. 39)

Vous ne vous éveillerez jamais à cet état supérieur si vous ne croyez pas que vous êtes le Divin. C'est la dévotion *advaita*. Il n'y a pas de différence entre Dieu et vous-même. Vous êtes Dieu, c'est tout. Seul Je subsiste.

(p. 51)

Ce qui demeure est l'Originel, qui est inconditionné, sans attributs et sans identité. C'est le canevas sur lequel cet état temporaire de conscience, les trois états et les trois gunas sont apparus et ont disparu. On l'appelle *Parabrahman*, l'Absolu.

(p. 59)

En essayant d'apprendre toute l'histoire de Rama, de Krishna, du Christ, etc... vous ne l'atteindrez pas plus ; vous ne serez jamais satisfait. Vous n'aurez cette paix et cette sérénité que lorsque vous vous connaîtrez, quand vous détiendrez la connaissance intime “vous êtes”. Vous savez que vous êtes. Comment est-ce arrivé ? A cause de quoi êtes-vous ? Quelle en est la cause ? Découvrez tout cela.

(p. 108)

Dire que je suis Dieu, le Christ ou Allah, Mohammed, peu importe, est encore fondé sur le concept “je suis”. Tant que le concept n'est pas rejeté, vous ne faites que bâtir sur une illusion. En fin de compte, ce n'est que lorsque cette sensation d'existence individuelle disparaît que vous êtes libéré du concept. Tant que le concept fondamental “je suis” est présent, le facteur conceptuel ne peut disparaître. Malgré les divers noms dont il s'est lui-même affublé, le concept demeure le concept.

Sans ce concept de base “je suis”, où est le monde, Dieu, Ishvara, le Christ, Allah ou n'importe qui d'autre ? Avant que ce concept “je suis” ne fonde sur vous, étiez-vous heureux ou malheureux ? Y avait-il une quelconque sensation de bonheur ou de malheur ? L'une ou l'autre de ces dualités ?

(p. 131)

Le mystère de l'enfant Krishna vous révélera comment le corps de l'enfant s'est manifesté, la nature illusoire de ce corps et de la conscience individuelle. Il vous révélera aussi que l'état originel est au-delà du temps, sans forme, et que ce qui est apparu n'est qu'une illusion. Dès que vous comprenez la vérité – que la conscience individuelle est descendue sur vous – vous n'avez plus besoin de rien.

Retournez à votre forme d'enfant afin de réaliser que Ce qui assume la multitude des formes manifestées est absolument sans forme. Ceux d'entre nous qui entendent ceci et le prennent à cœur toucheront le fond du mystère.

(p. 187-188)

Sans le souffle de vie, Ishvara, ou Dieu, n'a pas d'âme ; et sans Dieu, le souffle de vie n'a aucune existence. Dès que l'homme limite sa conscience au corps et au mental, on l'appelle *jiva*. Dans le cas contraire, il est absolument indépendant de ces deux-là qui agissent et réagissent. La conscience, qui se manifeste sous diverses formes, est entièrement une ; qu'il s'agisse d'un insecte, d'un gros sanglier ou d'un gros homme, il n'y a aucune espèce de différence.

(p. 202)

L'état ultime est l'état primordial : c'est celui qui est antérieur à la connaissance “je suis” en moi, l'état le plus élevé, le meilleur, l'originel. Imaginez que les cinq éléments et les trois *gunas* soient un lotus avec ses feuilles et ses pétales délicats. Après en avoir retiré les pétales que reste-t-il ? Le mot marathi pour lotus est *kamala* et les deux dernières syllabes “*mala*” signifient impureté. Alors une fois l'impureté enlevée, que reste-t-il ? Sans impureté, comment pouvez-vous voir la pureté ? Dans la pureté parfaite, vous ne verrez ni pureté ni rien d'autre...

(p. 226)

Le fait est que rien ne naît. Il n'y a pas de monde. Le monde apparaît, mais il n'est pas là. Vous parlez donc de la prochaine naissance ; même maintenant, il n'y en a pas... Le monde va et vient. Je suis l'être originel.

(p. 245)

*

POÉSIES

L'HORRIBLE RÉVÉLATION

Il sait :

Que tout est animé, vivant et voulant, que tout participe de tout, que tout agit et réagit sur tout jusqu'à métamorphose et que l'homme dans le monde est un centre de forces émanant ses pouvoirs magiques et recevant les influx bénéfiques ou maléfiques de tous les êtres et de toutes les choses. Cette loi magique découle de la structure intime des Univers où toutes les créations particulières étant formées à l'image l'une de l'autre se symbolisant et se correspondant, tels le **microcosme** et le **macrocosme**, dans cette mesure ont puissance l'une sur l'autre.

Or, voici le fil d'Ariane, voici la voie initiatique, voici la loi du Devenir de l'Esprit :

Souviens-toi donc, homme sinistre, de ton omniscience originelle. Surgis de tes ténèbres intérieures. Je n'instruis pas, **j'éveille et nul n'est initié que par lui-même.**

Dans l'incrée Principe l'Esprit sommeille prénatal, bercé entre l'être et le non-être parmi les limbes des possibles infinis. Par l'Acte pur natal, il se retire en lui-même pour émaner des êtres limités. La création tout entière correspond à une phase de dégradation de l'énergie par individuations successives jusqu'au plus vaste morcellement des ions magnétiques de l'atome.

La phase inverse est la loi de tout esprit limité dont l'obscur vouloir, à travers le devenir, doit tendre à sortir de soi, à s'universaliser, jusqu'à recouvrer l'intégrité de son **unité** primordiale. Alors, s'étant énuméré, l'Esprit un et total se réalise dans la plénitude de son être.

Et ces deux phases du Rythme de l'être sont celles de la respiration des poumons, des battements du cœur et des marées de l'Océan, cœur de la terre.

Que chacun se souviene : la parcelle d'être qui fut dévolue à sa conscience au commencement du monde n'était pas irrémédiablement séparée de l'être universel, de l'Esprit partout présent sous ces symboles différents que nous appelons les aspects de la matière et qui forment le monde extérieur.

Alors sa vie psychique était celle de l'aube de toutes vies, celle de l'enfant, celle du primitif, celle du rêveur aussi, car le sommeil est un retour rythmique au **pays d'avant-naître...**

Roger Gilbert-Lecomte

Extrait de : *La Vie l'Amour la Mort le Vide et le Vent*, Poésie/Gallimard, 2015, pp. 160-162

À LA SOURCE DU SON

*là où il y a un son
il doit y avoir une source
Nisargadatta
L'ultime guérison p. 122*

musique éphémère
venue d'ici venue d'ailleurs
qui vibre et qui ne vibre pas
qui vient qui passe et qui ne revient pas

mais qui jamais ne cesse

claire musique sans pourquoi
sans savoir ni vouloir
frisson d'éternité
à l'envol de l'instant

sur la ronde des notes
à la source du son
est-ce le chant du silence
ou la démente de la transe

musique solitaire
que nul ne joue que nul n'entend
pourtant je danse sur l'autre rive
au gré de mon désir

musique sans frontière
musique d'outre sphère
sans un son sans un cri
si ce n'est du plaisir

d'être avant de naître

Yves

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé

Augustin parle

Toi, que l'on n'ose plus nommer,
qu'à la dérobée,
toi, le grand prisonnier
de nos humaines folies,
la victime défigurée
de nos mégalomanies,
tu donnas jadis, ô Jésus,
à ton pâtre des montagnes
la faveur de la transparence
dans l'indicible union.
Quand il est parti
vers les faux nourrisseurs
des cités divisées,
l'amour est resté
sur la terre des bergers.

Me voici à nouveau
au pays de l'enfance
où les fleurs d'un jour
vivraient un éternel été.
Je garde en mon ventre
l'empreinte en creux
que ton amour grava.
Ma faim est vierge
comme au premier jour.
Je suis vide,
évidé par tant de départs,
par tant d'arrivées,
et je sais à l'évidence
que je n'ai plus faim que de toi.
Le temps de l'absence
me valut tant de souffrances !
Je ne sais plus ce que j'ai su.

Je suis à nouveau devant toi.
Mon corps a pris la forme de ton absence.
J'ai perdu la mémoire des jours anciens
et l'Espagne est morte avec ses châteaux.
J'attends le bel aujourd'hui
du paradis lointain.
Il se nommait Royaume.
Son nom en lettres de lumière
s'allume à l'auberge de la nuit.
Les volets sont clos.

Les souliers dehors sur le palier.
Me voici, lavé de la boue du jour
sous ton regard d'attente.
Tu as l'air d'un passager ce soir ;
ne pourrais-tu l'installer un peu mieux ?
Je n'ai qu'un désir, tu le sais,
c'est de te garder jusqu'au bout
de ma longue, longue nuit.
Apprends-moi à te regarder
non pas le temps furtif d'un baiser,
apprends-moi à t'avoir à demeure.
Voilà que je parle, je parle ;
Tu n'aimes pas ça.
Je sais que je te dérange,
Comment faire ?
Non ! Ne voile pas ton regard,
ne pars pas déjà !
Si ta croissance est au prix de ma décroissance,
que je sois l'urne vidée
de mes biens usurpés,
que je sois la page vierge
de tous mes gribouillis,
la page blanche du premier matin.
Je ne parle plus, je ne parlerai plus.
Je t'adjure de rester
jusqu'au grand passage.
Merci, merci de ton don.
Tu es chez moi, je suis chez toi,
Je suis chez toi – chez moi,
tu es chez toi – chez moi,
tu es en moi, parle, Jésus, parle !

Jésus parle

*« Celui qui est à l'écoute
de ma parole
est déjà passé de la mort à la vie »
(Ev. de Jean)*

Tu ne sais plus bien, Augustin,
devant la page blanche
ce que tu as dit
ni ce que tu n'as pas dit
ce que tu as fait
ni même ce que tu as défait
tu acceptes de cesser ton verbiage
tu consens à ton ignorance
Je dirai plus,
tu es devenu assez indifférent
envers ton ignorance
Oh ! Tu n'es pas bavard
Je dirai même
que tu parles relativement peu.
Je t'ai appris, non sans mal du reste,
à ne pas défendre ton point de vue
à laisser les commères jaser
les écrivains noircir du papier
Depuis toujours,
j'ai désiré d'un grand désir
j'ai souhaité ardemment
faire de toi le complice de mon silence
quand tu étais berger
seul avec ton troupeau
dans la montagne
si haut que de toute la nuit
tu ne voyais âme qui vive
je t'ai marqué du sceau de mon silence
Je t'ai rendu amoureux de mon silence
Je t'ai appris à écouter,
Je t'ai appris à chercher à écouter
Et pas seulement le grondement de la cascade
Le craquement sourd du glacier
le babil des oiseaux
le froissement du vent
le frôlement de l'insecte

mais un frissonnement intérieur
qui permet, favorise
le surgissement imprévisible
Oui, Augustin, je t'ai enseigné le silence
Tu étais enfant alors
et je pouvais te parler
Je ne peux du reste parler qu'aux enfants
et à ceux qui leur ressemblent.
Mais il y en a si peu,
Il y en a de moins en moins
qui ressemblent aux enfants
Et pourtant il n'y a qu'eux
à savoir écouter.
Ils écoutent avec leurs oreilles
avec leurs yeux
avec leur bouche
avec leurs mains
avec leurs cheveux
avec tout leur être
Ils sont seuls à capter mes messages
à recevoir ma Parole
à boire à ma bouche
à devenir mon être même,
ma chair et mon sang.
Quand tu étais là-haut dans ta montagne
environné de silence
j'ai communiqué avec toi dans le silence
ensemble nous nous sommes enivrés de silence
A la faveur du silence,
tu écoutais, je parlais
tu étais l'amant
j'étais l'aimé
et notre silence était l'amour
Aujourd'hui,
après tant et tant d'années
nous voici de nouveau
C'est comme si c'était hier
Et pourtant cinquante ans ont passé,
avec le long cortège des illusions
Tu n'en as plus beaucoup maintenant
mais trop encore à mon gré.
Faudra-t-il donc
que tu atteignes l'âge de Mathusalem
pour que tu daignes
me vouer une attention

totale­ment silencieuse ?
Je ne renonce pas à te parler
Je ne renonce jamais à parler
mais les hommes ne m'entendent pas,
trop occupés qu'ils sont par leur verbiage.
Je ne souhaite même qu'une chose
c'est que tu deviennes en permanence
l'occasion de ma Parole
que je sois ta Parole
que tu sois ma Parole
J'ai tenté plus d'une fois,
j'ai tenté d'innombrables fois
de renouer avec notre silence de jadis
Mais toi, tu n'écoutais plus
Tu es parti vers les hommes des grandes villes
Tu as étudié dans de gros livres
un enseignement qui n'est pas mon enseignement,
tu as entendu des professeurs
qui parlent toujours
mais n'écoutent jamais
qui parlent de moi
comme on parle de la pluie et du beau temps
avec assurance, avec arrogance
qui parlent de la vérité et de l'erreur
comme s'ils avaient le pouvoir de discernement
Je ne redoute rien tant que la suffisance
des docteurs de la loi et des docteurs de la Foi
Et je ne connais pas de créatures au monde
si éloignés de mon Royaume
que ces détenteurs, ces potentats de la Vérité.
Comme si la Vérité était dicible.
Comme si elle pouvait être enfermée
dans des formules toutes faites
qu'on transmet de génération en génération
Et tu es allé, Augustin,
demander la Vérité à ces docteurs ?
Tu as cru qu'ils répondraient à tes questions
Tu as pensé sincèrement
qu'il suffisait d'amasser des connaissances
de devenir instruit
pour cerner de toujours plus près la Vérité
Tu es entré dans les systèmes des hommes
dans leurs soi-disant objectivations
dans leurs douteuses socialisations
Tu as accepté, ô servitudes ennemies !

les promotions et les sanctions des hommes.
Entre nous, il fallait
pour que tu puisses me retrouver,
emprunter leur route
et la suivre jusqu'à la déroute
avant de reconnaître au bout de la nuit
ton visage dans mon visage.
Il fallait que tu t'engages dans leurs promotions.
Il fallait que tu acceptes leurs sanctions,
Il fallait que tu les prennes au sérieux,
avec le sérieux de tes vingt ans, de tes trente ans,
et même de tes quarante ans.
Mais à cinquante ans
on fait des constats,
on dépose son bilan.
A soixante ans ou presque,
on n'est pas fâché,
je dirai même
qu'on est secrètement heureux,
d'avoir reconnu sa faillite.
Vois-tu, Augustin, ce qui me désole,
chez les docteurs et leurs élèves,
c'est le sérieux avec lequel ils parlent
de choses qu'ils ne connaissent pas
Et pour qu'ils soient pris au sérieux,
ils ont inventé de toute pièce
des promotions divines et des sanctions divines,
des menaces divines et des peines divines,
comme si je n'avais rien d'autre à faire
qu'à récompenser les uns
et à punir les autres.
Ils ont l'audace de me faire ensuite ratifier leurs inventions,
et me faire avaliser leurs condamnations.
En cela, ils sont vraiment forts
et moi je suis vraiment faible.
Ils sont vraiment forts car ils menacent de peines éternelles
des manquements à leur ordre humain.
Ils font de moi un justicier éternel
qui intervient dans leurs querelles temporelles.
Ils sont vraiment très forts
ayant fait de mon Père et de moi -c'est tout Un-
un dieu comptable, légiste et théologien.
Pour faire régner l'ordre,
ils comptent sur la peur,
ils misent sur la peur de l'inconfort.

Pour assurer le respect de dogmes,
ils allument des bûchers et ils brûlent
individuellement ou collectivement.
Ils ont brûlé, Augustin,
des centaines et des centaines de milliers de gens,
des millions et des millions de gens,
après les avoir traqués ignominieusement.
Ils ont torturé, flagellé puis brûlé
mes enfants les plus chers à mon cœur,
mes amis de dilection,
mes compagnons de prédilection,
ceux qui avaient toute ma confiance,
ceux qui agissaient en mes lieu et place
aux endroits les plus exposés.
Quand j'y pense, j'en pleure encore.
Songe Augustin, qu'ils ont anéanti
les vrais enfants de ma parole,
les vrais témoins de mon message,
les vrais messagers de mon amour.
Ils ont brûlé les sorciers
qui étaient dans les secrets de mon amour.
Ils ont brûlé les cathares,
mes fidèles d'amour.
Ils ont brûlé les gnostiques,
les envoyés de ma parole.
Je ne peux l'oublier. C'était hier.
Toute la terre sent encore le roussi.
J'en ai des haut-le-cœur
car je vois, je verrai toujours
les yeux d'épouvante
de mes enfants traqués,
les yeux angoissés
de mes enfants enchaînés,
les yeux révulsés de mes enfants torturés.
Mais, je vois aussi,
et j'en pleure encore,
mes enfants chanter dans le feu,
chanter dans le grésillement des flammes,
m'embrasser dans l'étreinte de la mort ;
Tu vois, Augustin, j'ai vécu des choses
que je n'oublierai jamais.
Je ne peux m'empêcher
de revivre le mal qu'on a fait
aux meilleurs de mes enfants.
Mais, je garde presque toujours

ces choses-là pour moi :
tu sais bien, Augustin,
qu'on trouve rarement quelqu'un à qui les dire ;
alors elles vous restent sur le cœur.
Il se trouve cependant de temps à autre
à la faveur de la nuit
un homme qui me prête attention ;
mais rassure-toi,
aussitôt je lui fais signe.
Je ne parle pas des ces visions d'horreur
à mes tout-petits.
Ils en feraient des cauchemars, les pauvres.
Je ne voudrais pas, pour un empire,
-du reste je n'ai que faire des empires-
disons ; pour tout l'or du monde
-j'en ferai peut-être un meilleur usage que les hommes-
Je ne voudrais donc pour rien au monde
troubler le sommeil d'un enfant,
la confiance, l'abandon d'un petit enfant.
Quant à toi, Augustin,
tu as assez souffert dans ton cœur
pour devenir le confident de mes peines.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*